

Estive



éditions Zoé – 2007

Le Temps, 5 mai 2007.

Il a commencé par raconter ses voyages au loin. Puis Blaise Hofmann s'est immergé, le temps d'un été, dans le microcosme d'un troupeau de brebis trop peu grégaires. Un récit drôle, poétique, rageur, attachant. Par Isabelle Rüf

Le Journal d'un génie des alpages

Blaise Hofmann

Estive

Zoé, 166 p.

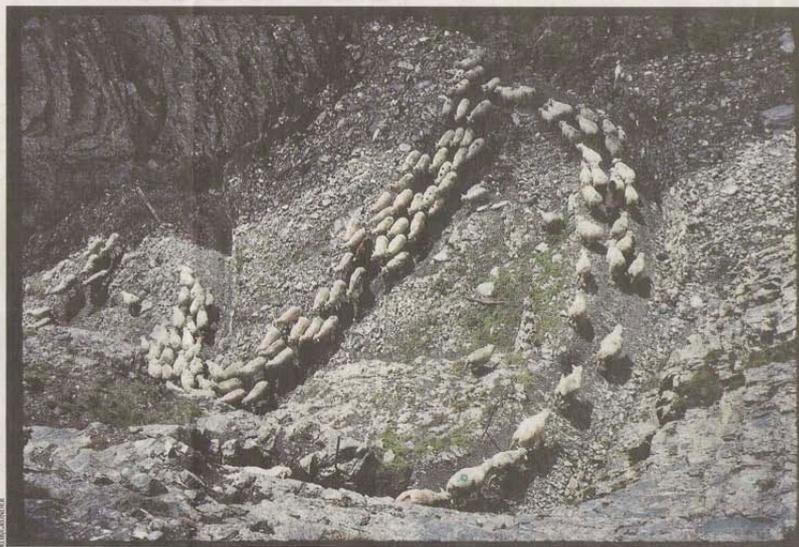
Dans le mot «estive» résonnent des sons de fête, de vacances, d'un temps furtif et léger. «Pâturage d'été en montagne», dit le Petit Robert. Et pour Blaise Hofmann, quelques mois rudes à faire le moutonnier, seul, la plupart du temps, sur son alpe. Il livre le journal de bord de cette aventure: elle n'a rien d'une idylle pastorale.

Un premier livre, *Billet aller simple*, avait réussi à forcer le blocus qui barre la route aux ouvrages auto-édités: le public a accueilli avec enthousiasme ce récit de voyage, un usage du monde juvénile, épuré et republié en 2006 aux Editions de l'Aire. De son maître Nicolas Bouvier, Blaise Hofmann a appris à saisir l'instant, à restituer au vol une atmosphère, à poser le regard.

De Nicolas Bouvier, Blaise Hofmann a appris à saisir l'instant

Estive manifeste les mêmes qualités, mûries, appliquées à une autre expérience du voyage: celle de la transhumance d'un pâturage à l'autre dans les Alpes vaudoises, en apprenant à berger, maître débordé d'un troupeau trop souvent centrifuge. Une initiation laconique, et le moutonnier se retrouve seul avec ses mille brebis, «mille machines à vies imprévisibles. Et deux chiens, Tina et Brina, pour l'aider à «spercher» et à exercer un métier qui «veut déjà venir», Robert, son mentor, l'a assuré, avant de retourner à ses affaires en plaine.

La solitude, donc, qui a poussé tant de bergers à «caresser la bouteille», l'ethnologue Paul Hugger le dit, cité en exergue. Et que faire, vraiment, dans ces cabanes précaires, sans femme ni copains, dans le froid et la pluie (est-é-ll semble spécialement pluvieux)? Se donner du courage dès l'aube en arrosant à la Goldamine le café



«Que fait un troupeau lorsqu'il est formé? Il se déforme. Il faut le reformer. Je pense beaucoup à toi, Sisyphe», soupire Blaise Hofmann, berger novice.

bouilli et l'éternel fromage. On comprend que Luigi, venu d'Italie «gouverner» dans nos montagnes, économise sou à sou pour éviter ce sort à ses enfants.

Mais ce qui est transitoire est supportable: pour Blaise Hofmann, l'expérience est souvent décourageante, mais il sait qu'elle finira avec l'été. Il y glane matière à écriture. Et cueille des moments de pure beauté qui paient de tout le reste: «Le ciel est bleu ne suffit plus. Numéroté les bleus dans l'ordre d'intensité croissante, mesurer le vent avec une girouette, forer la roche, inventorier les échantillons, écrire topographiquement, par triangulation, cartographier, prendre possession des lieux.»

Il y a de tout dans Estive: des dialogues savoureux, des jurons,

des moments de tension (comment accoucher l'agneau mal engagé?), du désespoir brusque et de la dérision. Les détails de la vie quotidienne sont bien présents: dans ce dénuement, ce qu'on mange, ce qu'on boit, ce dont on manque, le froid, le chaud, les habits mouillés qui puent le grailon, le prix des choses, un briquet perdu, tout compte. Astérix et Obélix sur les verres à vin qui sentent encore la moutarde, des cartes postales, un mot gravé à l'opinel sur une table - ce genre de détails fait surgir des générations de solitaires.

Il y a aussi les sorties au restaurant, au milieu des touristes, les rares escapades en ville («le plaisir du marin»), le spectacle des sol-

datés qui s'exercent à la guérilla dans les pierriers. Le moutonnier n'est pas grégaire et l'observation des autres humains excite sa verve.

Il tente de lire Ovide, peine perdue, le grand livre de la nature éclipe tout écrit. Le berger se fait aussi chroniqueur, historien, philosophe, il digresse sur l'écologie, l'armée, la place de ces paysans dont le monde de la plaine pense pouvoir se passer. Ce n'est pas là qu'il est le meilleur. D'un Ancien Testament, trouvé dans une cabane, il cite des passages qui prennent un sens littéral fort.

C'est dans le jeu de tous ces registres que Blaise Hofmann a su trouver une écriture: cette estive, cette «parenthèse» dans sa vie, est un roman de formation.

Extrait

«Emilio boucle sa valise. C'est son tour. Au revoir déchirant sur les quais. Il rejoint la Suisse pour prendre le relais. Des nuits à la belle étoile entre deux couvertures sous une bâche de plastique. Des nuits de seize heures par moins quinze. Des mats où la pèlerine tiendra debout toute seule, où le vin gèlera dans la bouteille. Dans sa besace, la photo du pape et celle de sa femme, un blaireau et du savon à raser. Emilio ne mangera que du riz et de la polenta pour économiser pour que ses trois enfants ne finissent pas bergers.» Estives, p. 161



34-42 OFFRES D'EMPLOI
35 AGIR
43 SUDOKU
43 FEUILLETON
44 MÉTÉO

L'INVITÉ DU LUNDI

«J'aimerais continuer à m'émerveiller»

BLAISE HOFMANN • Après «Billet aller simple», un récit de voyage, le journaliste de 29 ans publie «Estive», chronique de quatre mois à l'Alpage. Et alors, «la montagne est tellement jolie», comme chantait Heidi?

ANNICK MONOD

Vingt-neuf ans, regard clair, un charme terrible. Blaise Hofmann se raconte en polo vert. Journaliste à «L'Hebdo», fils de paysan, écrivain, un esprit d'intello dans un corps de footeux. Sur son site web, trois caractères chinois, «Dan Cheng Piau», «Billet aller simple». C'est le titre de son premier récit de voyage, publié en 2004, inspiré d'une vadrouille de plus d'un an entre Viadivostok, Oulan-Bator et Djibouti.

Dans «Estive», second ouvrage publié ce printemps, Blaise Hofmann tente un autre genre de voyage, sédentaire ce-

sent «oh la la...» Après, on attaque la genèse, pourquoi tu écris - d'ailleurs j'espère qu'on ne va pas en arriver là... En fait, si on voulait répondre sincèrement, il faudrait parler pendant une heure, et dire tout de suite l'essentiel à des gens qu'on ne connaît pas. Alors je me suis exercé à botter en touche...

Tu dis qu'en voyage, tu ne prends jamais de photos. En fait si, tu en fais avec des mots.

Oui, j'essaie d'avoir cette approche surexacte, d'accumulation de détails, de descriptions en travelling. Moi qui ne suis pas photographe, je fais mauvais usage de la photo: il y a une passivité dans la possession d'une image. Pour écrire, il faut du temps.

«Quand on a écrit un bouquin, les gens pensent: oh la la...»

lui-là. Quatre mois d'Alpage et la vie de berger: mille moutons à surveiller, rassembler, soigner, nourrir, et rassembler à nouveau, entre les hauteurs de l'Hongrin et de Leysin. Un métier qui incite à poser les livres, dit-il, «et qui enseigne par la force des choses une qualité d'intuition et de regard».

Le regard bien, en l'occurrence, à la fois ironique et tendre, lorsqu'il s'agit de croquer les personnages, les accents, les gestes. Et puis, Blaise Hofmann multiplie les projets. «Pour se marrer», il signe des paroles de chansons pour enfants (CD à l'automne). «Un truc qui ne prenne pas la tête des parents, sans rien en «ouïlle». Parce qu'à écouter ces chansons en boucle, on devient cinglé! Autre chose? Ah oui: Blaise Hofmann excelle, aussi, à se taire. Et à sourire en coin.

Berger, journaliste, aide-infirmier, prof, animateur, écrivain: tu dis quoi, quand tu dois te présenter? Je donne la profession du moment. Mais j'évite vraiment «écrivain». Quand on dit qu'on a écrit un bouquin, les gens pen-

sent «oh la la...» Après, on attaque la genèse, pourquoi tu écris - d'ailleurs j'espère qu'on ne va pas en arriver là... En fait, si on voulait répondre sincèrement, il faudrait parler pendant une heure, et dire tout de suite l'essentiel à des gens qu'on ne connaît pas. Alors je me suis exercé à botter en touche...

Tu dis qu'en voyage, tu ne prends jamais de photos. En fait si, tu en fais avec des mots.

Oui, j'essaie d'avoir cette approche surexacte, d'accumulation de détails, de descriptions en travelling. Moi qui ne suis pas photographe, je fais mauvais usage de la photo: il y a une passivité dans la possession d'une image. Pour écrire, il faut du temps.

Où, c'était un faux exercice de solitude, parce qu'on est en Suisse, à une heure de route du Théâtre de Vidy. Et j'avais un jour de congé tous les dix jours, alors que le vrai berger, lui, reste quatre mois dans sa vallée.

La solitude, en fait, c'est juste un prisme qui augmente tout. Après plusieurs jours dans la brume, sans parler, on arrive tout près des émotions. Et quoi qu'on fasse, on en sort gagnant. Une fois qu'on a cette certitude, on peut se lancer avec confiance dans n'importe quelle expérience. On va se retrouver tout nu, tout petit et tout ridicule, mais on sait que d'une façon ou d'une autre, ça nous reviendra au centuple.

Ton alpage, parfois il est magique, mais parfois on dirait une prison. Oui, avec du recul, j'ai peut-être



«La solitude, c'est un prisme qui augmente tout», raconte Blaise Hofmann. «Mais on en sort toujours gagnant.» VINCENT MURITH

trop forcé les traits sombres... l'en garde quand même un souvenir très souriant, très ensoleillé. Mais il y a des fois, c'est vrai, où c'était vraiment une prison. Dans les récits de voyage, j'aime les plus sincères, comme «Le poisson-scorpion», de Bouvier. Ceux qui n'englobent pas, qui vont contre l'exotisme, le folklore.

Mais le folklore te touche, aussi! Bien sûr. Je regarde toujours en avant, sans aucune nostalgie - l'époque n'est pas obscure - mais on s'ouvre à des trouvailles, des raccourcis entre les siècles. Et il y a dans les attitudes de cette population de vachers quelque chose de profond, qui fait partie de notre

suisserie. Et puis ce caractère un peu fermé, un peu macho, xénophobe, alcoolique peut-être, est aussi très sincère, authentique...

Dans les gestes ancestraux du berger, il y a une vérité millénaire? On domestique des animaux depuis 10000 ans, mais les conditions ont quand même beaucoup changé. On plante des clôtures, on désherbe avec des produits chimiques, on coupe les sapinaux à la cisaille... Non, berger, c'est vraiment pas l'harmonie avec la nature. Du reste, on le voit avec la polémique du loup. C'est un travail, oui, «contre-nature» en fait. C'est ça qui est intéressant.

Il t'a fallu deux mois, berger, pour finalement ouvrir une Bible... J'avais lu le Coran au Yémen, en plein Ramadan, et ça m'avait fait une impression immense. Là, il a fallu que je tombe sur cette Bible plus que centenaire dans la cabane du moutonnier. J'avais un peu abandonné la lecture, je préférais ne rien faire, assis dans l'herbe. Mais ce bouquin m'a accompagné. J'ai vraiment lu la Bible en regardant mon troupeau... ce cliché! Je suis toujours complètement athée, pas de doute, mais ça fait aussi partie de ce travail identitaire vers ma propre culture. Et puis la Bible, c'est une langue impressionnante, avec une fausse simplicité, énormément de répétitions, qui nous a

à l'assure, et puis qui rentre par contrebande, sans qu'on s'en aperçoive. C'est des valeurs aussi, toutes ces choses sur lesquelles on crache depuis mai 68. Une découverte.

Dans deux semaines, tu repars, mais pour New York cette fois. Oui, «en résidence d'écriture». Et au printemps, rebote au Caire - je deviens un assisté culturel... C'est non payé, donc je travaille entre-temps. Mais je ne serai de toute façon jamais écrivain à plein-temps. Parce que j'aimerais continuer à me laisser toucher, à être émerveillé, émerveillé - et je ne crois pas que les bourses et les mandats d'écriture puissent faire vivre ce regard. I



COLLECTION PRIVÉE Le parrain «païen»

Été 2005 à la cabane du moutonnier, au-dessus de Leysin. «C'est le plus bel endroit de l'estive, en contrebas du lac de Segrey. Les bêtes y sont dans une sorte d'amphithéâtre herbeux au pied des Tours d'Al et de Mayen.» Barbe de berger et sourire d'un soir de Noël, Blaise Hofmann accueille son filleul Thibault, tout juste un mois. «C'est aussi mon neveu, puisqu'il est le fils de mon frère Jean-Luc.» C'est dans cette cabane, aussi, que cet athée convaincu s'est mis, finalement, à lire la Bible. «Aujourd'hui encore, Thibault n'arrive pas à dire les «ra», rigole Blaise. «Alors au lieu de «parrain», il m'appelle «païen». Ça me plaît plutôt bien...» DR

Blaise, goûts et couleurs

Un trait de caractère: «Quelle horreur, il faut vraiment que je réponde du tac au tac? Mais je vais dire que des bêtises... (long silence) Longue! Non, disons: la timidité.»
Un défaut: «La timidité.»
Un loisir: «Le parapente. Et puis le foot.»
Un luxe: «La solitude.»
Une gourmandise: «Une petite poire, enfin une Williamine, en fait.»
Une boisson: «Justement, une Williamine.»
Un pays: «La Russie.»
Une ville: «Khartoum.»
Un lieu: «La cabane du moutonnier, que j'évoque dans *Estive*»
Un animal: «L'homme.»
Une musique: «Rienan Luce, c'est de la chanson française. Et Mano Solo.»
Un film: «N'importe quoi de Marcel Carné, disons «Les enfants du paradis.»
Un truc à la télé: «Les pubs sur M6.»
Un héros: «Celui qui a écrit ces questions.»
Un auteur: «Francis Graque. C'est un auteur neuchâtelois, l'un de ces poètes écorchés que je découvre en ce moment.»
Un acteur: «Daniel Brélaz. J'ai l'impression

qu'il est toujours en représentation.»
Un type avec lequel il n'aimerait pas se retrouver coincé dans un ascenseur: «Eh bien Daniel Brélaz!»
Une belle femme: «La mienne.»
Un bel homme: «Robert, le berger dans «Estive». Il ne s'appelle pas Robert en vérité, mais c'est vraiment un bel homme.»
Une corvée: «Pfff... ces questions!»
Une joie: «Euh... leur fin!»
Un souvenir d'enfance: «La cueillette des cerises - et aussi les vendanges. Depuis l'âge de quatre ans, j'avais mes petits ciseaux et j'aidais à couper des grappes. Ça fait partie des repères, des refuges en fait. Les cerises pareil, j'adore me retrouver sur un cerisier. Cet été, j'ai encore pu faire quelques jours. C'était chouette.»
Ce qui le fait beaucoup rire: «Mais il y a tellement de choses qui me font rire! Les gens... tout, en fait.»
Ce qui le fait pleurer: «Tout, aussi.»
Un cauchemar: «Vieillir aigri.»
Un rêve: «Continuer à vivre en faisant ce que j'aime.»

BIO EXPRESS
DES DATES, DES VOYAGES, DES RÉCOMPENSES
> **Né le 2 avril 1978.** à Morges, d'un père, Walti, et d'une mère, Anne-Lise, arboriculteurs-viticulteurs à Villarsous-Yens.
> **Deux frères,** Frédéric et Jean-Luc.
> **Enfance** peu voyageuse dans la ferme familiale, où part les virées en famille, en Peugeot à travers la Suisse romande.
> **Gymnaste,** à 17 ans, fait un premier grand voyage, à présent «humainitaire», au Bénin, Délic.
> **Licence** en lettres à Lausanne: français, histoire et psycho.
> **Publie** *Billet aller simple*, en 2004. Ce carnet de route, distingué par le Prix Georges Nicole, en est à sa 5^e édition (Ed. Aire Bleue), Printemps 2007, sorte d'*Estive* (Ed. Zoé).
> **A obtenu** une bourse d'écriture Pro Helvetia en 2006, et une résidence à la Ledig House de New York, pour 2007.
> **Vit à Lausanne,** travaille aujourd'hui comme journaliste à «l'Hebdo».
> **Site:** www.blaisehofmann.com

Estive, récit d'une immersion dans la vie d'un berger des Alpes

RÉCIT

Le Lausannois Blaise Hofmann raconte dans un livre son expérience de moutonnier dans la vallée de l'Hongrin en été 2005. Un témoignage sur le monde menacé des agriculteurs de montagne.

KARIM DI MATTEO

La marée blanche se met en mouvement, s'étend et dessine une arabesque aux contours incertains. Une ondulation des pentes verdoyantes de la vallée de l'Hongrin - à une petite heure de voiture et de marche de La Lécherette - que Blaise Hofmann connaît bien. Et à l'évidence, à voir le regard de ce grand gaillard aux yeux bleus comme le lac du barrage, le plaisir est toujours au rendez-vous.

Durant l'été 2005, il avait en effet pris l'habitude de ces longs moments de solitude et de silence passés à faire et défaire son troupeau de plusieurs centaines de moutons entre le Grenier, la Case de Liouzon - sur l'autre versant, au pied des Tours d'Al - en passant par le chalet de l'Ortier ou celui des hauteurs de Leyzin. Une saison de plaisir, mais également de labeur. Les journées de seize heures, la pluie, l'ouvrage inlassablement remis sur le métier, Tina ou Brina - les chiens - qui font fuir le troupeau si patiemment regroupé, l'apprentissage par téléphone portable d'une intervention sur une brebis bien en peine pour mettre bas, le caractère bien trempé du patron...

Plus de quatre mois passés à apprendre, sur le tas, la vie de berger, ses expressions, ses



MOUTONNIER Blaise Hofmann était de passage vendredi sur les versants verdoyants de la vallée qui ont servi de cadre à son récit. Estive. Un témoignage sur la vie des bergers de montagne, au contact de la nature, mais surtout en proie à un système qui ne leur fait pas de cadeau. VALLÉE DE L'HONGRIN, LE 22 JUIN 2007

mœurs, sa convivialité et son intransigeance. Quatre mois pour s'intégrer tant bien que mal dans ce monde pastoral qu'il connaît peu, malgré des parents agriculteurs sur la Côte.

Incisif et ironique

De cette expérience, il a tiré *Estive** (son deuxième livre après *Billet aller simple*, à l'Aire bleue, en 2006). Grâce à une riche documentation constituée en une année et demie, mais

surtout aux deux carnets de notes notés durant son séjour alpestre. «Quand j'avais le temps. C'est-à-dire quand il pleuvait...», avoue l'auteur lausannois de 29 ans.

Un regard brut, un ton incisif et même parfois ironique, sur un mode de vie fascinant mais dur, loin des clichés et des images d'Épinal. «J'ai voulu écrire au plus proche de mon vécu, de l'expérience directe», précise-t-il, lui-même emprunté pour

trouver une classification exacte pour son livre. «Un récit de voyage, d'apprentissage. Un vécu déformé puis recréé, une fiction entre différents univers: les bergers, les chasseurs, les touristes, l'armée, les écologistes...»

Un vrai témoignage, en somme. Pas un guide pour berger en tout cas, ni un pamphlet pour sauver les paysans de montagne. Juste une écriture d'immersion. Le style littéraire de l'auteur dissuadera les amateurs

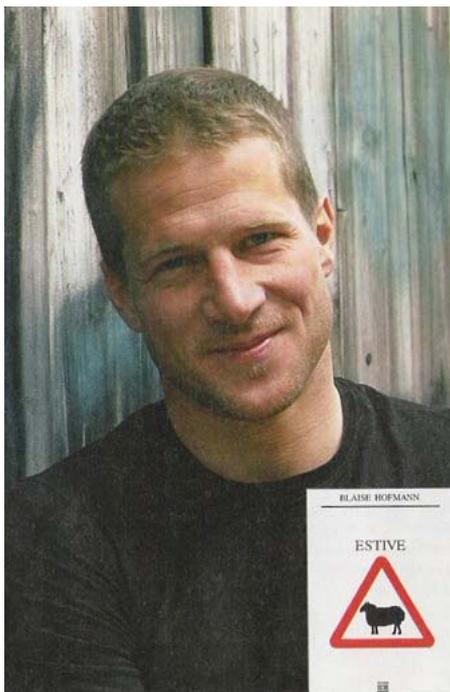
des récits bucoliques et idéalisés qui ont façonné le mythe du «Heidiland». Une succession de fragments de texte, des paragraphes de longueur très changeante pour le rythme,

une œuvre «à la limite du poème et de la prose, à la frontière de ces deux univers». «J'ai dû me battre avec l'éditrice pour imposer ce mode de faire. Au début, elle y voyait un caprice d'auteur», raconte le Lausannois.

Les descriptions succèdent aux états d'âme et réflexions du narrateur, sans qu'un fil littéraire évident apparaisse. «Lorsqu'on me dit que c'est un récit suivi, cela me fait plaisir. Mais je joue beaucoup sur les ellipses. L'histoire n'est pas chronologique. Au lecteur de recréer son propre récit.»

* Blaise Hofmann, *Estive*, Éditions Zoé, www.blaisehofmann.com

Femina, juillet 2007.



LIVRES

► UN RÉCIT POUR PARTIR AU VERT

Une saison de moutonnier

Écrivain nomade, le Vaudois Blaise Hofmann, 29 ans, s'est transformé, le temps d'un été, en berger. Immérgé dans les Alpes, son récit est d'une puissance enchanteresse.

Pour son premier récit, *Billet Aller simple*, Blaise Hofmann, s'était inspiré d'un voyage qui l'avait emmené de 2001 à 2003 en Europe de l'Est, en Asie et en Afrique. L'idée, c'était d'«aller jusqu'au bout». Vivre une expérience, sans calcul. *Estive* est moins exotique, mais tout aussi jusqu'au-boutiste, puisque quatre mois durant il a fait le moutonnier. Gardien de troupeau avec deux chiens à ses basques, passant d'un alpage à un autre, mille bêtes à gérer. On peut imaginer la volonté de quiétude, le sentiment de plénitude et de communion avec la nature... il a tôt fait de ramener ce lyrisme littéraire à une réalité plus brute. Des levers aux aurores, des bêtes pas aussi dociles que le dit le proverbe, un quotidien de labeur qui vous scie les pattes et coupe la chique. C'est que pour l'auteur il faut vivre les choses avant de pouvoir les raconter. Jusqu'à l'épreuve. Mais sans se plaindre, même si les coups de blues sont inévitables. On est dans l'Hongrin, une vallée vaudoise cul-de-sac où les chars Léopard de l'armée suisse ont pris l'habitude de ravalier la façade de la montagne à coups d'obus. Carnet de route, *Estive* impressionne. Parce que si on se retrouve dans des images de carte postale d'une montagne heidilandisée, il y a du recul: de l'historique, de l'anecdote, du poétique, quand ce n'est pas de l'épique. C'est la Suisse paradis perdu qui est là magnifiée. Et à défaut de déplacer les montagnes, son écriture nous en fait allégrement franchir les crêtes. | MAXIME PÉGATOQUET

ESTIVE, BLAISE HOFMANN, ÉD. ZOÉ, 163 P. NOTRE AVIS: FFFFF

Là-haut sur la montagne l'était un écrivain

RÉCIT

Blaise Hofmann a gardé les moutons pendant un été. Carnet d'alpage bourré de charme.

«J'apprécie le luxe d'exercer un métier plusieurs fois millénaire à moins d'une heure de route d'un théâtre contemporain». **Blaise Hofmann** s'est occupé d'un troupeau de moutons pendant un été dans les Préalpes vaudoises. Romançant cette expérience dans *Estive*, il y questionne sa «suisstitude», sa relation à la montagne, à la solitude et à l'écriture. S'il guigne volontiers du côté de l'ethnologie, de la politique et de la poésie, le pas encore trentenaire (né en 1978) ne s'embarrasse pas de pesantes métaphores ou explications. «A partir d'ici, la théorie se range au fond de la poche». Son ton accueillant tranche avec le laconisme des moutonniers alentour. «On idéalise le tactisme. Il n'y a pas de mystère. Les maladies sont soignées à la seringue et au séca-teur. La vie de berger, c'est de la boucherie». Entre désillusion et allégresse, action et contemplation, l'apprenti berger découvre le quotidien d'hommes qui cares-



sent la bouteille dès le matin et limitent souvent leurs paroles à des pointes cyniques. Trempés par la pluie, usés par la fatigue et le dénuement, éclipsés par le soleil, «des mots n'existent plus de la même façon», semblent incapables de décrire les paysages et états d'âme. Il ne suffit plus de dire «le ciel est bleu».

Comme dans son premier récit de voyage, *Billet simple*, Blaise Hofmann dit le monde à travers détails et listes. Il numérote les bleus du ciel, inventorie les objets de chaque cabane, cartographie ses journées. Il montre ses brebis avant la tonte «pires que des adolescents qui tiennent à leur tignasse», compare la conduite d'un troupeau à la gestion d'une entreprise, ironise sur la «disneylandisation» des Alpes, part sur le front de l'actualité (élargissement de l'UE), pense à Sisyphe et au bon berger de la Bible avant de revenir à ses moutons, et de se demander ce qu'il fait là. «J'ignore toujours ce que j'aime dans ce métier qui n'en est pas un». L'automne venu, l'écrivain quitte l'alpage. Cet été 2005, le mot «tradition» a mûri dans sa bouche.

ÉLISABETH VUST

Blaise Hofmann, *Estive*, Zoé, 165 p.

Le Temps, 13 mai 2018.

Le Prix Nicolas Bouvier distingue un berger

Saint-Malo «Estive», du Suisse Blaise Hofmann, récompensé au festival Etonnants Voyageurs

Isabelle Rüf

Pendant le festival Etonnants Voyageurs, le vrai patron de Saint-Malo, c'est Nicolas Bouvier. De son vivant déjà, il a été fêté et célébré; dix ans après sa mort, ce culte prend de l'ampleur, une belle reconnaissance pour celui qui se voulait plus un voyageur qui écrit qu'un écrivain qui voyage. Lan dernier, le prix qui porte son nom a été décerné pour la première fois à *Nullarbor*, de David Fauquemberg. Dimanche, c'est un jeune auteur suisse, Blaise Hofmann, qui l'a reçu pour *Estive* (Zoé, lire le Samedi culturel du 05.05.07).

Sérieuse concurrence

Estive avait des concurrents sérieux pour ce prix doté de 15 000 euros, financé par la Direction générale de l'aviation civile: entre autres titres tentants, *Zoli* de Colum McCann, l'étonnant *Eloge des voyages insensés* de Vassili Golovanov, *Le Canapé rouge* de Michèle Leshre et encore *Un Jardin à Bagdad* d'Elisabeth Horem. Le jury, composé de voyageurs et de poètes, comme Alain Borer, Gilles Lapouge, Alain Dugrand et Alain Velter, a choisi ce récit d'une transhumance, peut-être un peu parce que Blaise Hofmann est Suisse, ou parce qu'il est jeune, en tout cas, c'est une décision heureuse.

Le lauréat pourra la faire figurer sur son site, www.blaisehofmann.com, où l'on trouve référencés toutes les publications de l'auteur, les textes qui cherchent éditeur, les articles et les émissions sur lui, les projets aussi. Il a commencé avec un récit de voyage qui devait beaucoup à Nicolas Bouvier, *Billet aller simple*, qu'il a d'abord édité lui-même et placé avec une belle énergie, avant que le livre soit repris par les Editions de l'Aire en 2006. *Estive* (joli mot qui signifie «pâturage d'été en montagne») raconte une belle et difficile expérience: pendant quelques mois, le jeune homme a fait le moutonnier face à mille brebis rétives, avec l'aide de deux chiens. «Le métier veut déjà venir», lui avait assuré le vieux berger après une instruction sommaire, le laissant seul, pendant tout un été pluvieux et froid dans les Alpes vaudoises.

Blaise Hofmann relate ses débâcles avec une belle distance, il sait surtout saisir la beauté d'un instant, la détailler sans la figer, créer la tension avec de minuscules détails. On comprend à le lire que presque plus personne ne veuille faire ce métier, que l'alcool soit la consolation du berger; on perçoit aussi l'attachement qui lui met la bruite à l'œil le jour du départ. On se dit que Nicolas Bouvier aurait approuvé ce choix.

MAGAZINE littérature

Il n'y a rien dans les Alpes d'essentiel, que du relief

► **MAI LITTÉRAIRE** Place à un drôle d'écrivain du voyage pour l'ultime rencontre de ce «mai littéraire», jeudi prochain au Musée d'art et d'histoire à Delémont. Blaise Hofmann fait partie de l'aréopage éditorial de Cousu Mouche. Pourtant, depuis 2007, il publie deux récits chez Zoé, dont «Estive», qui lui a valu le Prix Nicolas Bouvier 2008.

Le récit du voyage tient une place intéressante dans la littérature suisse. La rencontre avec Hugo Loetscher, au Musée d'art et d'histoire à Delémont, a été plus qu'éloquente à cette enseigne. Jeudi prochain, les organisateurs du Temps des Cerises ont choisi de présenter le jeune écrivain vaudois Blaise Hofmann. Son récit *Estive*, qui a obtenu le Prix Robert Bouvier 2008, se pose en quasi antroman du voyage. A l'instar de Bouvier sur son île de Ceylan dans la ville de Galle, il fait l'expérience, sur son alpage vaudois, de la dissolution du temps et de la solitude.

Blaise Hofmann a 31 ans. Après une licence en lettres à l'Université de Lausanne en français, histoire et psychologie, il se met à voyager. Entre deux départs, il enseigne, travaille comme animateur, aide-infirmier, journaliste et... berger. Il s'est fait remarquer en 2006 avec *Billet aller simple*, un récit de voyage à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il est l'auteur de nouvelles disponibles sur le site de Cousu-Mouche, aréopage éditorial en ligne, mais aussi en dur, ainsi que d'un recueil de poèmes, *Quarantaine chez les Russes*, à télécharger sur www.blaisehofmann.com.

Quelques initiales gravées à l'Opinel

En 2007, il publie chez Zoé *Estive*, un carnet de route en haute vallée alpine. Cette année, il publie coup sur coup *Notre mer*, à L'Aire, et *L'Assoiffie* de nouveau chez Zoé. Ce dernier ré-

cit donne vie à une narratrice qui se libère de sa vie au sens littéral du terme pour se retrouver à bourlinguer, jusqu'à Paris, puis jusqu'à l'océan. On y parle d'ivresse des rencontres, ce qui constitue la joie des voyages.

Dans *Estive*, Blaise Hofmann, en tant que narrateur, adopte cependant la posture du solitaire consentant. Ce qui n'est pas sans danger. La couverture du livre, une icône routière, signale le passage de moutons. Il sera moutonnier. Sa montée à l'alpage, plutôt qu'une progression, ressemble fort à une régression. Son carnet de notes? «Ce livre équivaut à quelques initiales gravées à l'Opinel sur les poutres centenaires de la case de l'Ortier», écrit le narrateur. Blaise apprend la «contemplation active, l'attention au moindre bruit».

Le mot Suisse n'est qu'un son

Le récit débute abruptement par des phrases très courtes. Pas d'action à proprement parler. Que des mots qui déboulent dans la conscience du lecteur comme dans une dérive. «Pas besoin de pousser le volet, il fait encore nuit», on se trouve projeté dans une autre dimension temporelle, mais bien réelle. Sur cet alpage, de part et d'autre des deux tours d'Al, les transhumances paraissent problématiques mais autorégulées. «S'appuyer sur les éléments, les spécificités des herbages, les nuances d'éclairage, l'approvisionnement en eau, les obstacles naturels, la pente.»

L'écrivain s'éparpille, il se disjoint tout en s'accrochant à sa plume. Le moindre drame de la montagne ou

du troupeau devient drame de l'expression. Blaise écrit au plus près de la réalité. Comme s'il faisait sa propre *Fabrique du pré*, à la Francis Ponge, il consigne, décrit la nature comme injuste, démythifie les Alpes, les défantasme, leur enlève leur théâtralité. Pour lui, le mot *Suisse* n'est qu'un son et l'alpage le lieu de toutes les régressions. «Il est temps de décoloniser les montagnes de leurs chimères, de se défaire des illusions qui

constituent notre *suisstude*, cet objet de marketing», avoue l'écrivain qui s'en prend à l'armée s'appropriant les pics rocheux comme d'inutiles terrains d'exercice. La sentence tombe comme un obus: «Il n'y a rien dans les Alpes d'essentiel. C'est du relief qui traverse l'Europe en se frottant des frontières.»

Alors, poésie du voyage? Pas tout à fait. «Du temps pour le son. La journée dans les fleurs. La nuit

perméable aux commentaires des plus rocheux», écrit-il. Et quand la période d'estive se révèle une parenthèse pour se dépoétiser, l'écriture reste chez Blaise Hofmann, une manière de faire de la vie une autre parenthèse, un voyage dans le vide de soi. Qui atteint son paroxysme dans *L'Assoiffie*.

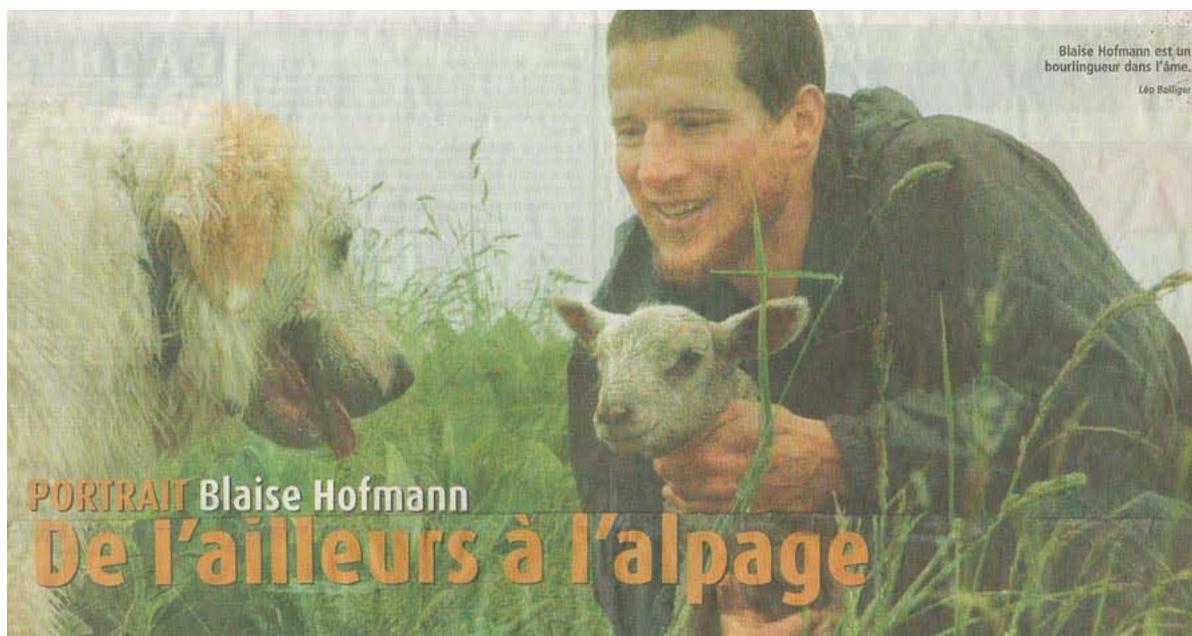
YVES-ANDRÉ DONZÉ

Blaise Hofmann au Musée jurassien d'art et d'histoire, jeudi 28 mai, à 20 h 15



Blaise Hofmann, un jeune écrivain qui démythifie les Alpes.

Terre et nature, Léo Bolliger, 11 août 2005.



Blaise Hofmann est un bourlingueur dans l'âme.
Léo Bolliger

Portrait Blaise Hofmann De l'ailleurs à l'alpage

Après des études de lettres et un périple à travers le monde de près de deux ans, duquel est né un très beau livre, Blaise Hofmann s'essaie au métier de berger. Sur l'alpage, il renoue avec ses origines paysannes

Une brume épaisse recouvre l'alpage. La pluie semble bien décidée à prendre sa revanche sur les jours de beau temps et de canicule qui ont précédé. Déjà elle tombe drue, s'obstine, bouche l'horizon. C'est le premier jour de juillet. Le soleil s'est levé à 5 h 44. Blaise Hofmann aussi, s'arrachant à sa paillasse et à la case sans confort qu'il occupe près du barrage de l'Hongrin, dans les Alpes vaudoises, pour aller jeter un œil sur le troupeau de moutons dont il est le berger durant quatre mois. On est loin de l'image d'Epinal du pâtre contemplant le lever du jour ou jouant de la flûte au clair de lune, accroché à un éperon rocheux.

Deux chiens l'escortent et, sur ses ordres, jouent avec autant de zèle que de méthode les rabatteurs.

Chromosome nomade

Licencié en lettres de l'Université de Lausanne, Blaise Hofmann (27 ans) n'a rien du sédentaire. Bourlingueur dans l'âme, il préfère les chemins de traverse et les horizons lointains aux sentiers trop connus et convenus que la plupart des gens empruntent une fois entrés dans la vie active. «J'ai un chromosome nomade», confie-t-il. En 2001, sac au dos et quelques économies en poche, il quitte les rives du Léman pour un voyage de près de deux ans à travers le

monde. A la faveur de ce périple, longue déambulation sans autre but que la découverte et le dépaysement, il traverse et s'arrête dans maints pays (Russie, Mongolie, Chine, Afghanistan, etc.). Blaise Hofmann a tiré un très beau livre, publié à compte d'auteur à Paris: *Billet Aller simple*. «Il ne faut pas avoir peur d'être lent, seulement d'être arrêté (...). J'ai la démarche souple et hésitante d'un guignol sans ficelle, d'un pantin rêveur, d'un enfant gâté», écrit-il.

Revenu au pays, celui qui se définit comme un "enfant gâté" se partage entre l'écriture et l'enseignement (français, histoire). Le temps d'un été, il a choisi d'être berger, de vivre seul sur un alpage, d'apprendre un nouveau métier, lequel implique un mode de vie aussi simple que spartiate, rude bien souvent aussi.

C'est tout sauf une fuite du monde citadin, des amis! «Faire cela, c'est sans doute pour moi une façon de retrouver mes origines paysannes», explique Blaise Hofmann. C'est un milieu que l'on oublie un peu lorsque l'on va à l'Uni. Il a grandi dans une ferme. Ses parents exploient un domaine agricole à Villars-sous-Yens (VD). Son père n'est pas seulement agriculteur, mais viticulteur aussi. L'étiquette d'une bouteille de vin rouge posée à côté du fromage sur la table de la case de l'Ortier, sur l'alpage, en témoigne.

En étant berger, Blaise Hofmann a l'impression de retrouver l'esprit nomade qui, au fond de lui, le taraude et l'a poussé à faire son long voyage du côté du soleil levant. Avec le troupeau sur lequel il veille, il se déplace. Ayant été près de la Léchette dans un premier temps, il va passer les mois de juillet et d'août au-dessus de Leysin, entre les tours de Mayen et d'Al. Le déplacement, c'est trois jours de transhumance, trois jours de marche.

Quand il ne court pas après ses moutons, Blaise Hofmann lit («ici, j'aime avoir le *Temps* ou l'*Hebdo*»), écrit des poèmes, gratte les cordes de sa guitare, accueille des amis ou tente de se faire accepter des agriculteurs du coin en partageant l'apéro avec eux, même tôt le matin s'il le faut. Avec sa haute carrure, ses bras charpentés et sa peau tannée, rien ne laisse deviner qu'il vient de la ville, qu'il est un néophyte. Sur le tas, jour après jour, il apprend

le métier de berger. «Ce n'est pas avec les livres que l'on apprend mais en observant le troupeau, ses habitudes, son fonctionnement. C'est un travail de patience.»

Entouré de près de mille moutons et des deux «chiens directeurs» qui l'appuient dans sa tâche, il éprouve la solitude de l'alpage («moi qui aime voir des gens, les amis, sortir et aller dans les cafés»), se donne le droit de douter, ne redoutant ni la simplicité, ni le froid, ni la pluie.

Léo Bolliger

+ d'infos

Billet Aller simple.
Blaise Hofmann, Ed. Jouve, Paris, 160 pages, 20 fr. Peut être acheté auprès des librairies Payot ou commandé à l'adresse suivante: blaisehofmann@yahoo.fr

Blaise Hofmann, si vous étiez...

- **Un arbre?** Un cerisier, parce que j'ai passé toute mon enfance dans des vergers de cerisiers. J'aime lorsqu'ils fleurissent au printemps.
- **Un animal?** Un lémurien ou alors n'importe quel oiseau migrateur. Un hasard?
- **Une fleur?** Un pissenlit, pour sa beauté lorsque, après avoir fleuri, il se transforme en une boule ronde, blanche et diaphane que le moindre coup de vent disperse.
- **Un pays?** L'Europe, qui en renferme tant...
- **Un écrivain?** Philippe Jaccottet, poète dont j'ai découvert l'œuvre durant mes études à l'Uni de Lausanne grâce au professeur Doris Jakubec.
- **Une chanson?** La Quête de Jacques Brel.

Blaise Hofmann, jeune écrivain et berger d'un été

Littérature

Révéle en 2005 grâce à *Billet aller-simple*, Blaise Hofmann revient aujourd'hui avec un second récit de voyage au cœur des Alpes vaudoises, *Estive*. L'occasion pour ce jeune auteur de Villars-sous-Yens, souvent comparé à Nicolas Bouvier, de conter son expérience de berger de moutons. Seul dans les vallées escarpées de l'Hongrin, le bâton dans une main, le stylo dans l'autre. Récit d'un moutonnier improvisé ou quand le plus vieux métier du monde prend des accents de voyage initiatique. Rencontre avec un philosophe terrien.

– Blaise Hofmann, vous avez de par vos parents une double filiation de paysan et de viticulteur. Vivre un été de berger était-il pour vous une manière de retrouver vos racines?

– Effectivement, mon appartenance au monde rural était centrale dans cette démarche. Cette facette de mon identité avait été coupée abruptement par mes études universitaires. Ces années-là, j'ai vécu une vie de citadin et de lettré. Je m'étais donc éloigné de ce qui nourrit mes racines. Alors pour moi, cet été en montagne, était à la fois une façon de voir s'il était possible de cultiver la curiosité en restant dans la région, mais aussi de vivre un métier ancestral. Dans ce sens, c'était même aller plus loin que la vie de paysan qui aujourd'hui travaille avec des machines. En étant berger, je pense avoir atteint le niveau zéro du travail industriel.

– Il faut avouer que cette démarche n'est pas commune! Vous



Avec son deuxième ouvrage, *Estive*, B. Hofmann livre un récit sensible et caustique à la fois, DR

citez d'ailleurs dans votre récit les propos de votre grand-père: «lui payer l'université et voilà qu'il finit moutonnier».

– (Rires). C'est vrai mais je dirais que le reste de mon entourage était très enthousiasmé par ma démarche. Étonnamment, être berger est très valorisé socialement, et cela bien que ce travail soit payé au lance-pierres. Je crois que les gens associent ce métier à l'évasion, à cette fuite que beaucoup rêvent de faire mais que peu de personnes n'osent accomplir.

– A la lecture d'*Estive*, on découvre un récit truffé de réflexions personnelles. L'expérience du métier de berger faisait-elle partie pour vous d'une quête identitaire?

– Ce n'était pas une quête au sens d'un repli ou d'une retraite solitaire. J'avais cette volonté toute simple de casser le cadre dans lequel on vit. Je me suis donc retrouvé dans une vallée étroite, rugueuse, sans habitant. Un lieu où se croisent autant des chasseurs, des touristes ou des soldats. Je voulais entrer en friction, expérimenter des univers très différents, pouvoir passer d'un hôtel cinq étoiles à Oman à une cabane de bois dans les Alpes.

– En même temps, vous ironisez justement cette quête, «cette réminiscence hippie» comme vous l'écrivez!

– Oui parce qu'au fond je crois que la vraie aventure, c'est le quotidien. On a tendance à idéaliser ce

genre de voyage parce qu'il s'agit d'une sorte d'échappatoire. Alors que pour moi, il était indispensable que je ne fuie pas ma vraie vie en faisant une telle expérience. J'aime vivre à Lausanne et côtoyer beaucoup de gens. Je ne suis pas une sorte d'ermite et je n'envie pas non plus les baroudeurs sans attache.

– *Estive* est aussi un récit qui traite de la suissitude, quel regard portez-vous sur cette identité helvétique?

– J'ai vécu en tant que berger l'expérience d'un monde rustique, sans expression, fermé mais fidèle. J'étais vraiment au cœur de cette suissitude, cette authenticité que représentent les bergers. Mais derrière cela, il y a tout ce côté sombre qui se manifeste par le racisme, le

machisme, et surtout par l'alcool. C'est pour ces raisons que j'écris dans *Estive* que cette suissitude n'est au fond qu'illusions. Je crois toutefois qu'il existe un autre versant de cette identité suisse, celle de la tradition. Ce folklore qui tente de faire survivre quelque chose qui est déjà mort. La tradition habite pourtant chacun de nous. Je pense par exemple à mon expérience de la fête de la désalpe. C'était une vraie école, un rite initiatique où je me suis senti alors vraiment berger. Finalement, la tradition on ne peut pas lutter contre.

PASCALE BURNIER

Estive, Editions Zoé. www.blaise-hofmann.com

26 mai, 11 h à 13 h, dédicace à La Librairie, Rue Fossés 21, Morges.

Blaise Hofmann

LE VERSANT LITTÉRAIRE DE L'ALPE

Après un récit de voyage, *Billet aller simple*, Blaise Hofmann vient de sortir son deuxième livre, *Estive*. Il évoque son été 2005, qu'il a passé en berger, dans la vallée de l'Hongrin.

Sur un ton à la fois ironique et respectueux, le jeune auteur vaudois témoigne de cette expérience et porte un regard pertinent sur l'univers de la montagne. Sans perdre de vue la littérature et le style.

LIVRES

■ Franchement, on pouvait nourrir quelques craintes: un citadin qui passe un été à l'alpage, comme moutonnier, et décide de le raconter dans un livre, ça sentait la condescendance. Ou, à l'inverse, l'excitation néo-baba du retour à la nature, l'idéalisation des vraies valeurs de la vie. Au final, rien de tout cela: avec *Estive*, Blaise Hofmann, écrivain vaudois de 29 ans, a trouvé le ton juste et le regard pertinent pour éviter ces pièges. Pour dépasser le simple témoignage, aussi, en signant un texte littéraire passionnant.

Un été à la montagne, donc. «Peut-être en raison de ma filiation paysanne», explique-t-il, attablé dans un café lausannois. Ou pour expérimenter un retour aux sources, pour approcher l'aura qui entoure cette vie en quasi-autarcie. Ou encore par envie de retrouver «le contact direct, rugueux, avec le sol». A l'été 2005, il franchit le pas: «Un éleveur de moutons cherchait quelqu'un. Il a été assez ouvert et aventureux pour laisser son troupeau à un parfait novice...»

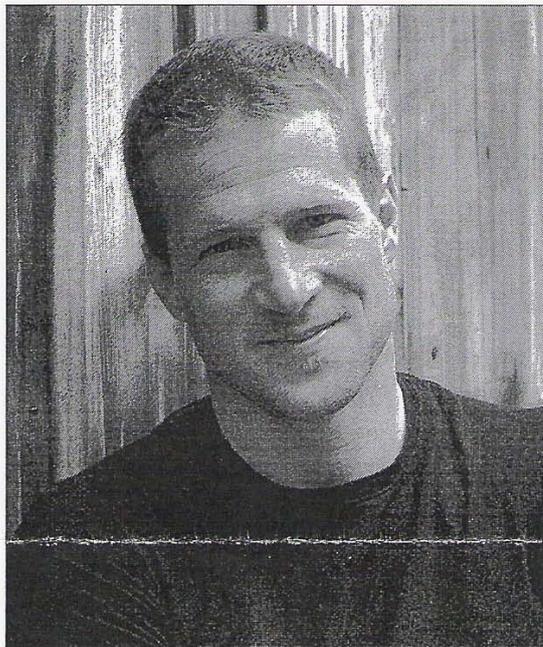
Dans son premier livre (*Billet aller simple*, paru à compte d'auteur en 2004, avant d'être réédité chez L'Aire), Blaise Hofmann retraçait un périple de seize mois à travers l'Asie, la péninsule arabe et l'Afrique. Ici, «c'était aussi un vrai voyage, mais de proximité», assure-t-il. Efféctué dans la vallée de l'Hongrin, un endroit «très particulier, étroit, avec la présence de l'armée et personne qui ne vit à l'année». Il passera également une partie de l'été sur les pâturages de Liesson, d'où l'on voit le lac Léman, la plaine, la ville. Situation étrange de l'homme en dehors de l'industrialisation, mais tout près d'elle.

Là-haut, Blaise Hofmann écrit, sans penser à un livre. «Je prends souvent des notes que je n'exploite pas. Ça permet de travailler son regard, d'affiner sa mémoire, de questionner. Ensuite, que la littérature suive sous forme de bouquin, qu'importe? L'année dernière, une bourse de Pro Helvetia l'encouragea toutefois à écrire *Estive*.

Nouveau Sisyphe

Comme *Billet aller simple*, ce deuxième ouvrage frappe par le regard sans concession posé sur les choses et sur ces gens «qui en ont gros sur le cœur et qui ne disent rien, qui ne pleurent jamais, qui ne disent jamais "c'est trop dur"». Sur le travail quotidien avec le troupeau et les chiens, sur les jours de solitude et de pluie.

Pas question toutefois d'endosser un rôle qui n'est pas le sien: le narrateur reste un «lettré décalé» et observe un monde qu'il pénètre le temps d'un été. D'ailleurs, au côté de Michel, qui «se lève à cinq heures depuis 1951», il sent bien qu'il est accueilli dans cet univers, sans en faire vraiment partie: «Exhiber ses



Blaise Hofmann: «J'ai un regard un peu cassant sur les choses, les gens, les traditions, mais c'est par amour»

veines sur les avant-bras ne suffit pas.»

Au fil du récit, cet ancien étudiant en histoire, en littérature française et en psychologie cite Philippe Jaccottet ou Francis Giauque, croit vivre une nouvelle version du mythe de Sisyphe – dont Camus a fait le héros de l'absurde – avec son troupeau qui ne cesse de se former et de se déformer. Il avait aussi amené des livres: «Lire? Et puis quoi encore. Même les chiens me traitent de fêtaïsse.»

Observer ce monde avec cette pertinence permet aussi de rester éloigné du folklore, de l'exotisme. «J'ai un regard un peu cassant sur les choses, les gens, les traditions, admet Blaise Hofmann, mais c'est par amour.» Sur la nature aussi, il brise certaines idées reçues. «La montagne est belle, depuis la ville, écrit-il. Comme la mer, depuis le rivage. Le naufragé ne photographie pas le soleil qui se couche sur l'horizon. Ce trait bleu est sa prison.» Ce qui n'empêche pas de s'émerveiller, lorsque «les arbres ont des couleurs de jeux d'enfant» ou que «la matinée s'étire, en couinant de plaisir».

Effets de rupture

Ce témoignage, aujourd'hui, prend une valeur particulière, à une époque où l'on semble se diriger vers une «agriculture disneylandisée». Comme l'explique Blaise Hofmann, «les chiffres et les rap-

ports officiels existent. On connaît le nombre de fermes qui disparaissent chaque année. Mais je crois au témoignage, à cette démarche inductive. Au moins pour que ça se sache. Après, si on veut laisser faire...»

«Gratter les mythes»

Qu'on ne s'y trompe pas: *Estive* reste avant tout un ouvrage littéraire. «Je fais bien la différence entre l'expérience vécue et l'écriture.» Une écriture fragmentée, haurtée parfois, qui

res, des enjolivements, où je n'ai pas cherché la vérité à tout prix...»

Carnet de route d'un été, *Estive* distille aussi des réflexions, souvent ironiques, sur la montagne et sa mythologie ou ce qu'elle est devenue, à Leyrin, par exemple, où le «freestyle park» côtoie le halfpipe, le superpipe et le Hiking Sheep Bergerio backpacker. «Il est temps de décoloniser les montagnes de leurs chimères, de se défaire des illusions qui constituent notre *suissitude*, cet objet de marketing», écrit Blaise Hofmann. Cet été-là, expliquait-il, était aussi «l'occasion de gratter les mythes. C'était une bonne loupe grossissante.» Qui permet, parfois, de comprendre que, derrière les mythes et les clichés, «la montagne, c'est de la tectonique, rien de plus».

Se méfier du folklore – «un grenier poussiéreux, mais il fait bon s'y exiler» – n'empêche toutefois pas le respect, ni le sentiment de vivre une expérience «assez inouïe», malgré la pluie et la fatigue. D'ailleurs, vers la fin de son livre, il convoque à nouveau Camus et son *Mythe de Sisyphe*: «Il faut imaginer – fermez les yeux – une dernière fois le bruit de mille bêtes qui passent sous un arbre rouge, sur un lit de feuilles mortes. Il faut imaginer le berger heureux.»

Eric Bulliard



mêle pure poésie et langage rugueux, au rythme très travaillé. «J'aime les effets de rupture, les chutes qui permettent des réflexions, de l'humour, de multiplier les points forts. C'est un ouvrage d'écriture, un récit avec des ellipses, des salissu-

Blaise Hofmann, *Estive*, Zoé, www.blaisehofmann.com

L'été à la montagne de Blaise Hofmann

ROMAN L'auteur, remarqué
avec «Billet aller simple», raconte
dans «Estive» un été à l'alpage. Réussi.

Il a passé un été à la montagne à garder les moutons. Lever à l'aube, grimper derrière les bêtes, Ovide dans la besace. Il vit assis dans l'herbe, aide les femelles à mettre bas, parle chien. Durant un été initiateur, Blaise Hofmann, auteur d'un *Billet aller simple* remarqué (L'Aire) est le moutonnier de la case des Grenier, dans le Chablais.

Son corps s'épuise, il marche, transhume – 30 kilomètres par jour, toujours plus haut, là où les bovins refusent de grimper. A la hauteur des Rochers-de-Naye, le métier sied à la rêverie, le métier lui sied. «On s'éparpille et se projette à perte de vue.» De temps à autre, son autre vie le rattrape, un saut dans un festival de poésie, une soirée au pub dans la vallée, toute la paie y passe, et le décalage avec les autres. On lui demande ce qu'il fait de ses journées – «Comment dire.» Le métier rentre et les jours passent. Mais exhiber ses veines sur les avant-bras ne suffit pas. Un été n'y suffit pas. La nature, on la maudit, on a froid, on est sale. «On idéalise le taciturne. Berger,

ce n'est pas noble.» Et puis un paysage, un cor des Alpes, un ciel qui s'ouvre.

Son récit dru, concret, intense, d'un intérêt littéraire autant que socio-ethnologique, garde dans l'âme des vers de Philippe Jaccottet qui parlent d'hommes vieux «accordés aux jours». Il fait l'apprentissage de la nature, de la solitude, de sa propre ignorance de tant de choses. Donne un nouveau sens au mot «tradition».

Echo de l'expérience vécue, l'écriture d' *Estive* est à la fois sèche, aussi mutique que ses compagnons de montagne, et pourtant d'une musicalité certaine, mélange d'oralité, de ruralité et d'un amour de la langue tout littéraire.

A la fin de l'été, l'identité vacille. Il est heureux. |

ISABELLE FALCONNIER



Estive. De Blaise Hofmann.
Zoé, 178 p.

Vernissage du livre:

le 26 avril à 18 h, librairie

Le Vent des Routes à Genève.

Le 5 mai à 16 h, Café de

Grancy, Lausanne. Dédicace au Salon

du Livre de Genève le 6.5, 12h-14h.

Voir sur www.blaisehofmann.com

«Estive», un grand roman de la saison

RÉUSSITE

Le Lausannois Blaise Hofmann a publié ce texte sublime au printemps.

La rentrée littéraire ne doit pas tout balayer. Malgré l'avalanche de nouveautés, certains romans du printemps continuent leur chemin. Parmi ceux-ci, il en est un qui mérite une particulière attention, *Estive*, du Lausannois Blaise Hofmann.

Langue épurée

Objectivement, il s'agit de l'un des plus beaux textes parus cette année. D'une langue épurée, l'auteur y narre la transhumance d'un moutonnier. Un voyage, une expérience littéraire, un parcours initiatique, un jusqu'au-boutisme assumé, et une force immanente, celle de l'écriture. Et pas n'importe quelle écriture.

Si le renouvellement paraît de plus en plus improbable en littérature, Blaise Hofmann y parvient, pourtant. On aimerait retenir chacune de ses

phrases, chacun de ses paragraphes, si patiemment ciselés, du moins le suppose-t-on.

Estive - le terme désigne un pâturage d'altitude où se trouvent de grandes prairies naturelles permanentes utilisées par les bergers lors des transhumances - ne raconte rien, à proprement parler, et sa structure tient à la fois du carnet de route, du journal intime, des notes jetées çà et là.

Nombreuses parenthèses

La poésie de la langue va ici de pair avec une judicieuse utilisation de la syntaxe. Il y a par exemple de nombreuses parenthèses (), qui surgissent abruptement, au cœur du texte. Leur fonction? Probablement nous désorienter, nous jeter en dehors du chemin, nous placer à notre tour dans un état de transhumance. Totalemment réussi.

On ne quitte pas le livre de la première à sa dernière page. L'un des chocs de l'année.

Pascal Gavillet

■ *Estive*, de Blaise Hofmann, Editions Zoé, 163 pages.

Le gardeur de troupeaux



Blaise Hofmann

Estive

ÉDITIONS ZOÉ

TIRAGE: 2 000 EX.

PRIX: 18 EUROS; 176 P.

ISBN: 978-2-88182-592-7

SORTIE: 21 JUIN

Le jeune Blaise Hofmann, né en 1978, s'est fait connaître avec un premier livre, *Billet aller simple* (L'Aire bleue, 2006), retraçant ses voyages à travers l'Asie, la péninsule arabe et l'Afrique. Le voici, cette fois chez Zoé, avec le passionnant et épuré *Estive*, récit d'apprentissage d'une grande tenue littéraire.

L'été, dans une vallée alpine, un apprenti berger, un « moutonnier », se lève à cinq heures pour veiller sur mille bêtes, « mille machines à vie qui consomment de l'eau, de l'herbe, produisent de la viande et des agneaux », avant de sombrer le soir dans un profond sommeil. Celui qui a glissé dans sa musette les *Onze lettres à Pénélope* comprend vite qu'il doit être endurant face aux horaires et aux kilomètres, savoir à la fois se servir du bon sens et du bâton, se faire un peu vétérinaire à l'occasion. Il découvre aussi que la montagne n'est pas « un trésor de constance et de stabilité ».

Surtout, ne pas sauter les paliers, éviter d'être mal positionné, de trop marcher, de s'épuiser.

Apprendre à renifler le sol, à gratter les pierres, à se faire écouter des chiens de protection. Pour cela, il peut toujours suivre les pas du mutique Robert, lequel lui explique d'emblée que: « Début de l'été, les moutons grimpent. Vers la fin, ils vont vers le bas. Ils vont là où l'herbe est bonne »!

Les différents chapitres d'*Estive* nous montrent la répétition des tâches, les orages de trois jours, la pluie et la chaleur, l'agnelage, la tonte, le bon usage du sel, les moments de détente avec gros rouge et larges tranches de fromage. Blaise Hofmann écrit sec et juste, à hauteur d'homme et de mouton, mêlant réflexions et portraits. Sa description d'un métier exclusif, mal payé, plusieurs fois millénaire et qui sied à la rêverie, sort de l'ordinaire et mérite donc la visite.



Blaise Hofmann

Géo, Jean-Luc Marty, juillet 2008.



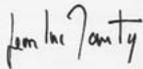
Les trois raisons d'aimer l'été 2008



Première bonne nouvelle pour cet été qui commence : la remise du prix Nicolas-Bouvier à un petit livre formidable : «Estive», de Blaise Hofmann (éditions Zoé). Un pâturage suisse, un voyage temporaire d'altitude où l'on croise, à deux pas de chez nous, étrangeté et gestes d'autrefois. L'air de rien, une réflexion sur le monde et l'heureuse découverte d'un véritable écrivain. C'est fin, plein de fraîcheur, cela dure le temps d'une transhumance. Après David Fauquemberg l'an passé pour «Nullarbor», voilà un jury qui sait «ouvrir» le chemin à des talents jeunes et méconnus. On ne s'en plaindra pas. Deuxième bonne nouvelle : la présence de GEO au festival

Tempo latino à Vic-Fezensac, dans le Gers, où l'on va côtoyer, durant un long week-end, le son des rumbas catalanes. La troisième bonne nouvelle : vous la tenez entre vos mains. On avait envie de découvrir la géographie de crues et de décrues qui nous avait fait rêver tout le long du magnifique roman d'Amitav Ghosh, «Le Pays des marées» (éd. Gallimard). L'archipel des Sum darbans, dans l'est de l'Inde, nous a fascinés (voir p. 20). Hanté par des tigres mangeurs d'homme : le delta résistera-t-il à l'érosion de son écosystème ? Autre rendez-vous de ce numéro : Djibouti Dans une Corne de l'Afrique plus que jamais sous tension, les Américains ont, semble-t-il, trouvé prétexte à s'installer au côté des Français sans répéter les erreurs de leur implantation en Somalie (voir p. 42). Enfin, l'Auvergne. Notre grand dossier dirigé par Nicolas Ancellin vous propose des escapades vertes et spectaculaires. Canyons, grands lacs, il y en a pour tous les goûts

Jean-Luc Marty Rédacteur en chef et directeur éditorial



La Liberté, 7 juin 2008.

LA LIBERTÉ
SAMEDI 7 JUIN 2008

LIVRES 41

«Je ne suis pas un fils de Bouvier»

Blaise Hofmann. Les récompenses pleuvent sur l'écrivain vaudois, qui vient de recevoir le Prix Nicolas-Bouvier pour «Estive».



Blaise Hofmann voyage actuellement autour de la Méditerranée. VINCENT MURITH

ANNICK MONOD

Autrefois, on écrivait aux voyageurs «poste restante». Internet aidant, c'est par e-mail que Blaise Hofmann répond aux interviews. L'écrivain vaudois vient de recevoir le Prix Nicolas Bouvier pour «Estive», chronique d'une saison à l'alpage (Ed. Zoé). Il a interrompu son périple méditerranéen, en mai, pour chercher cette récompense au festival «Etonnants Voyageurs» de Saint-Malo. De retour au Caire, il écrit d'un cybercafé, «îlot de liberté virtuelle» pour la jeunesse arabe : «les grèves du 6 avril en Egypte ont été organisées via Facebook...»

Après la saison immobile d'«Estive», vous voilà reparti. Où êtes-vous ?

Blaise Hofmann : En train de tourner autour de la Méditerranée dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, en trouvant un peu partout – en marge de l'immigration clandestine, de l'instabilité du Proche-Orient et des malentendus islamistes – de nombreux

ponts entre les deux rives. Au moment où ces lignes seront lues, je serai sûrement arrivé à Beyrouth...

Ce Prix Bouvier tombe pile, pour le vagabond que vous êtes...

Bouvier est en effet l'un de ceux qui m'ont dépuclé du voyage... Mais pour répondre par une anecdote, à Saint-Malo, Eliane Bouvier (la veuve de Nicolas) me parlait des «fils de Bouvier», des jeunes qui étaient venus frapper à sa porte avant de partir en voyage «sur les traces de» ou pour lancer une recherche dans les archives Bouvier. Puis elle m'a dit, le plus simplement du monde : «mais toi, t'es pas un fils de Bouvier...» Un peu décontenancé, j'ai fini par comprendre qu'il s'agissait peut-être d'un compliment...

Est-ce important d'être reconnu hors du pays ?

Cela doit offrir quelques raccourcis... Mais je suis surtout heureux que des érudits pointilleux aient fait la connais-

sance du toyet du village, de l'éleveur des Vertes et du vacher de l'Ortier!

Vous voilà de nouveau en route. Pas très pratique, la vie d'écrivain-voyageur...

Je ne suis pas un écrivain-voyageur. L'écriture me tient ensemble, pour le moment, alors j'en profite. Mais je me réjouis toujours de rentrer «chez moi», là où sont profondément ancrées mes racines (ne pas y lire quoi que ce soit de nationaliste, please...).

Sur les routes ou sur l'alpe, vous racontez toujours l'ailleurs. Reporter ou romancier ?

«Estive» est un laboratoire, une forme hybride entre le reportage (les bêtaières ont tué les désalpes il y a peu et les moutonniers seront bientôt des Mohicans...), le poème en prose (ce trop-plein d'émotions qui dépasse du livre), le récit (le livre se base sur un carnet de notes prises sur le moment) et le roman (prénoms fictifs, distorsions temporelles, ellipse, etc.).

> **Carnet** de route : bhofmann.blog.24heures.ch

Par Ghania Adamo

Blaise Hofmann prend de l'altitude

A 30 ans, le romancier vaudois s'affirme déjà comme un écrivain du terroir avec son deuxième ouvrage «Estive» (éditions Zoé). Lauréat du Prix Nicolas Bouvier 2008, ce roman rend hommage au métier de berger que l'auteur a pratiqué un été entier dans les Alpes suisses.

Là-haut, sur les Monts d'Arvel, résonne la voix d'un berger pas comme les autres. Absorbé qu'il est par sa vie intérieure, ce berger pensif et rêveur se tient, comme la montagne qui l'abrite, à bonne distance de la vie.

Son travail quotidien consiste, comme il dit, «à reformer un troupeau qui se déforme». Mais on métier, lui, reste ailleurs: il est dans l'écriture amarrée sur les sommets alpins. Cette écriture-là embrasse un paysage grandiose: les cases, les chalets, les prés et les pâturages d'Aveneyre. Une Suisse éternelle donc à laquelle Blaise Hofmann donne une dimension intime, philosophique, pastorale, dans son dernier livre «Estive» (Ed. Zoé), lauréat du Prix Nicolas Bouvier 2008, accordé en France.

Blaise Hofmann s'est fait berger le temps d'un été. C'est cette expérience unique qu'il relate donc dans son dernier roman écrit le ventre souvent vide, la soif coupée par des gorgées de Goldamine, l'oeil rivé sur son troupeau de moutons, le coeur rempli d'émotions et la pensée arrimée aux textes de grands auteurs, Charles-Ferdinand Ramuz, entre autres.

Il y a d'ailleurs du Ramuz chez Hofmann que l'on peut d'ores et déjà qualifier d'écrivain du terroir, capable de dresser, d'herbage en herbage, le tableau d'une Suisse paysanne avançant d'un pas sûr et modeste vers son destin.

Il y a aussi du Robert Walser chez cet auteur de 30 ans, déjà promeneur solitaire, happé par la contemplation furtive, attentive ou rêveuse de la nature. Il y a enfin du Jacques Chessex chez ce jeune homme coriace qui en appelle aux bourreaux pour réveiller quelques mythes paysans dormant tranquillement dans les oubliettes.

On pense précisément au «Vampire de Ropraz» dudit Chessex quand Hofmann raconte dans «Estive» l'histoire d'un tueur d'animaux. La légende voudrait qu'un employé de ferme en soit la cause. On cherche, on spéculé, on bute sur les doutes. «La police promet huitante-cinq mille francs de récompense» à qui trouve le criminel.

Ces références littéraires mises à part, il faut quand même dire que Blaise Hofmann a son propre style fait de pointes et de pics, comme cette montagne qu'il aime tant.

Pointes d'humour, comme ce gag sur la fille de Bill Clinton, Chelsea, demandée en mariage par un fermier Kenyan «contre vingt vaches et quarante chèvres». Et pics de bonheur et de désillusions comme cette interrogation sur le métier de berger.

L'auteur se voit dans les premières pages comme un Dieu Pan ou «un allumeur des feux de la Saint-Jean». A la fin de son livre, il se demande comment «peut-on rêver d'un métier si répétitif, si constant et si dépendant? Berger, c'est le contraire de la liberté. C'est l'abrutissement total», écrit-il. Faut-il le croire?

Heureux comme Ulysse

LITTÉRATURE

L'écrivain vaudois
Blaise Hofmann est
le lauréat du prix littéraire
Nicolas Bouvier 2008.

Nicolas Bouvier serait content: après avoir couronné, lors de sa première édition en 2007, *Nullarbor*, magnifique récit de voyage d'un jeune auteur français du nom de David Fauquemberg, le prix qui honore sa mémoire échoit, cette année, à un autre trentenaire, romand cette fois, en la personne de Blaise Hofmann, pour son récit intitulé *Estive*, paru chez Zoé en 2007. Fruit du partenariat associant le festival Etonnants voyageurs, à Saint-Malo (qui s'est déroulé ce week-end) et la Direction générale de l'aviation civile, le prix littéraire Nicolas Bouvier est doté d'une bourse de 15 000 euros (24 000 francs suisses).

Cette distinction «récompense l'auteur d'un récit, d'un roman, de nouvelles, dont le style est soutenu par les envies de l'ailleurs, de la rencontre du monde, prolongeant l'esprit de l'œuvre de Nicolas Bouvier». Le jury du prix 2008, présidé par Alain Dugrand, lui-même grand voyageur, est composé d'auteurs «nomades» reconnus tels Alain Borer, Gilles Lapouge, Pascal



NICOLE WEBER

Blaise Hofmann.

Dibie, Björn Larsson, André Velter, ainsi que de Pierre Starobinski. Le prix a été remis à Blaise Hofmann dimanche passé à Saint-Malo. A relever que certains des concurrents de notre compatriote relevaient du premier rang en matière littéraire, qu'il s'agisse de Colum McCann (*Yoli*) ou de Simon Leys (*Le bonheur des petits poissons*), en passant par Jean-Luc Coatalem (*Il faut se quitter déjà*) et Michèle Lesbre (*Le canapé rouge*).

Les lecteurs de *24 heures* connaissent déjà Blaise Hofmann (né à Morges en 1978), dont les chroniques égyptiennes s'égrènent régulièrement sur son blog (bhofmann.blog.24heures.ch) à l'enseigne générale de «Notre mer: un tour de Méditerranée». Très vivants, marqués par la curiosité du voyageur et ses nombreuses rencontres, mais aussi par un ton personnel et l'art de mêler information et émotion, ses croquis de voyage sont d'un écrivain en heureuse évolution.

Rapprocher le lointain

D'abord peu remarqué pour *Quarantaine chez les Russes*, recueil de quarante poèmes composés lors d'un séjour en Russie (paru à compte d'auteur, épuisé, il cherche un rééditeur...), Hofmann enchaîna avec plusieurs récits et reportages (dont la participation au blog de Bondy) avant de se voir vraiment accueilli avec la réédition de *Billet aller simple*, d'abord auto-édité, dans la collection L'Aire bleue. L'an dernier, enfin, c'était une nouvelle avancée avec la parution d'*Estive*, où le voyageur au long cours se faisait observateur d'un alpage de nos régions. Ainsi est, d'ailleurs le voyage selon Bouvier: rapprochant le lointain et attentif à l'«exotisme» du tout proche... **JEAN-LOUIS KUFFER**

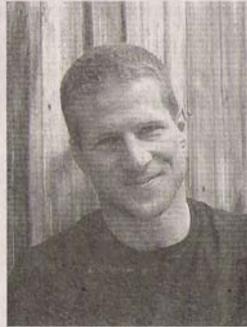
À la découverte de la littérature suisse romande

La Suisse romande sera très présente au Salon : signatures, conférences, hommage à Nicolas Bouvier, rencontres avec les jeunes... il y en aura pour tous les goûts !

Qui aurait imaginé que la Suisse romande, la Suisse francophone – un territoire de 10 000 km², soit le quart de la superficie de la Suisse, quadrilingue –, produit un nombre de livres par habitant parmi les plus élevés au monde ? Ou encore que depuis cinq siècles les Romands lisent et écrivent plus que les habitants d'aucune autre région du monde francophone ? Le mariage entre la terre romande et la culture du livre remonte en effet au XVI^e siècle, début de la montée en puissance de la Confédération helvétique déchirée alors encore par des tensions et des conflits. Au fil du temps et de l'histoire, le livre a gagné en prestige et en ampleur. Il faut y voir l'expression de la recherche d'une identité culturelle d'une Suisse francophone, minoritaire en Suisse et minoritaire dans le monde francophone. Une Suisse romande dont l'expression littéraire très riche et variée retrace la faculté de mettre en relation et de faire cohabiter les objets culturels les plus divers. C'est ce que retrace l'exposition « Suisse romande, terre du livre » mise sur pied par l'Association suisse des diffuseurs, éditeurs et libraires (ASDEL) à voir pendant toute la durée du Salon sur leur stand. L'ASDEL, lieu de rencontres entre de nombreux auteurs suisses et le public libanais, lui fera aussi découvrir toutes

les nouveautés de l'édition romande. Parmi celles-ci, le dernier ouvrage de Joëlle Kuntz *L'Histoire suisse en un clin d'œil* – une œuvre à l'intention de étrangers et des Suisses permettant de comprendre comment la Suisse a construit sa personnalité politique, sociale et économique (lecture et discussion dimanche 26 octobre). Une autre occasion sera donnée au public de mieux comprendre la Suisse lors du lancement du livre *Comprendre la Suisse : pratiques de l'unité plurielle*, un recueil de conférences organisées au Liban par l'ambassade de Suisse en partenariat avec l'Association libanaise des sciences politiques ayant porté sur la « Diversité culturelle et l'unité nationale », sur les « Citoyennetés locale, régionale et nationale », sur la « Gestion démocratique du pluralisme » et sur la « Suisse et sa politique de défense ». Une table ronde animée par l'ambassadeur de Suisse au Liban, S.E. François Barras, le professeur Antoine Messara et Joëlle Kuntz se tiendra en ouverture du Salon le vendredi 24 octobre.

De Blaise Cendrars à Nicolas Bouvier, en passant par Charles-Albert Cingria, Annemarie Schwarzenbach et Ella Maillart, la littérature vagabonde suisse est très riche. Dernier en date à avoir fait parler de lui est Blaise Hof-



Blaise Hofmann (© Y. Böbler)

mann, jeune auteur romand qui s'est vu décerner le prix Nicolas Bouvier au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo 2008 pour son ouvrage *Estive*, chronique d'un été passé en tant que berger dans les Préalpes vaudoises. Samedi 25 octobre, le public pourra aller à la rencontre de Blaise Hofmann et à la découverte de son ouvrage sur « l'exotisme du proche ». Blaise Hofmann, un auteur qui fait évoluer l'écriture du voyage ? Peut-être. Son dernier voyage, entre février et juillet 2008, s'est fait autour de la mer Mé-

diterranée sous forme de chroniques et d'un blog. L'occasion d'aller l'écouter dimanche 26 octobre sur le thème « Écrire le voyage en 2008 » et sur son livre *Billet aller simple*, un récit de livre de voyage à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique. En matière de littérature vagabonde suisse toujours, comment ne pas rendre hommage au plus célèbre des écrivains voyageurs suisses qui a fait l'éloge de la Suisse nomade : Nicolas Bouvier, décédé il y a dix ans ? Rendez-vous est pris mardi 28 octobre pour une rencontre sur « Genève, les banques et Nicolas Bouvier » avec Blaise Hofmann, suivie de la projection du film *Le hibou et la baleine* dans lequel Bouvier s'entretient sur sept paysages de réflexion privilégiés, ponctués par des images emblématiques et des musiques aimées.

La participation de la Suisse au Salon du livre de cette année fera enfin la part belle au volet jeunesse à travers trois auteurs, dont Germano Zullo et Albertine qui iront à la rencontre du jeune public dans plusieurs bibliothèques et écoles publiques réparties dans tout le pays. Francine Bouchet, directrice des éditions de La Joie de lire, participera pour sa part au débat du mercredi 29 octobre sur l'édition jeunesse.

A.N.

La Nation, août 2007.

« Estive », un été sur l'Alpe avec Blaise Hofmann

En 2005, Blaise Hofmann passe l'été dans la vallée de l'Hongrin à paître un troupeau de moutons. De cette saison de solitude naît aujourd'hui *Estive*, un livre remarquable publié aux Éditions Zoé. Autant le préciser d'emblée, on est loin de Mai 68 et Blaise Hofmann ne livre pas le récit d'un retour à la terre « baba ». L'auteur est né à Morges il y a 29 ans et a achevé ses études de lettres à l'Université de Lausanne tout en exerçant tour à tour les métiers d'aide-infirmier, d'animateur, d'enseignant, de journaliste et de berger. En 2005, il publie un premier ouvrage *Billet aller simple* qui est distingué par la critique ; une bourse d'écriture allouée par Pro Helvetia lui permet de rédiger *Estive* qu'il publie aujourd'hui.

Pas de mièvrerie dans le récit de ces quatre mois passés en compagnie de son troupeau. Au contraire, Blaise Hofmann, qui cite Ramuz, Jaccottet et Kundert, ne cache rien de la rudesse des conditions de vie du moutonnier, de ses rapports frustes avec les bêtes et les gens. Mais ce dévouement, dans un décor grandiose dominé par les Tours d'Al, fait émerger des pensées et des émotions que la clameur de la plaine étouffe généralement. Tout le talent de Blaise Hofmann est d'avoir su les mettre en mots.

Comme le cheminement de son troupeau, le récit du jeune écrivain vaudois n'est pas linéaire. On découvre ses expériences sur l'alpage, ses difficultés

avec les bêtes malades, ses rares rencontres avec d'autres bergers ou quelques touristes, ses joies, ses colères et toujours la présence de ses chiens et de la fatigue écrasante. Au gré des pages, au fil des jours, les états d'âme du berger varient. La montagne lui paraît tantôt étrangère « *La montagne, c'est de la tectonique, rien de plus* », tantôt émouvante lorsque le brouillard se disperse et offre à la vue un spectacle suscitant « *... une joie immense, indescriptible, de l'ordre de la révélation* ».

Écrivain exilé en altitude, l'auteur développe une réflexion originale sur les mythes qui entourent la montagne. Ayant expérimenté la dureté de la vie à l'alpage, les privations, la solitude et le silence, il rejette définitivement le romantisme fictif associé au mythe alpin. Qu'il soit instrumentalisé par les nostalgiques, idéalisés par les écologistes ou exploité sans vergogne par les acteurs touristiques, il ne s'agit que d'un ensemble de projections mentales, un bricolage éphémère et imaginaire.

Néanmoins, Blaise Hofmann se laisse toucher – surprendre peut-être – par une réalité plus profonde, qui prend parfois la forme subtile d'un air de cor des Alpes dans la nuit. « *On écrit qu'au soir du 1^{er} Août, le berger lisait, seul parmi les fleurs, la deuxième strophe de son hymne national. (...) Le cantique – une vieillie du siècle passé rédigée par un prêtre uranais – trouble cet athée convaincu. L'emphase patrio-*

tique, le pathos bigot, phallocrate et ringard l'émeuvent. Seul parmi les fleurs, il relit cette strophe qui a le goût de l'or. (...) Le prêtre uranais n'avait pas fabriqué. Loin des vains bruits de la plaine, l'âme en paix est plus sereine ». Un lent travail en soi-même semble traverser l'écrivain. Arrivé au terme de sa saison, on sent combien l'expérience l'a enrichi.

Lorsque l'auteur doit se séparer de ses brebis, de ses chiens, des quelques figures qu'il a rencontrées durant ces mois d'été et de la montagne qui demeurera après son départ, il prend le temps d'un dernier moment dans sa cabane de berger, d'un ultime regard vers les sommets et conclut son récit par l'évocation du Psaume 121.

Blaise Hofmann fait preuve d'intelligence, d'esprit critique et a le sens de la formule ; il use heureusement de l'un comme de l'autre. Il n'est certes pas un conservateur mais ses intuitions sont justes et il trouve les paroles adéquates pour le dire. « *Dans ma bouche, le mot tradition a mûri. Il traduit une autre réalité qu'en juin dernier. Il y a un sens après le non sens. Des raccourcis existent pour nous rapprocher des siècles derniers. (...) Les générations conversent, héritent l'une de l'autre, s'émeuvent. C'est cela la tradition* ». On souhaite à Blaise Hofmann un long et fructueux chemin vers les cimes parfois arides de la littérature.

VINCENT HORT

ta
d'
lu
je
cl
m
de
le
du
ra
th
q'
l'
bi
ui
s4
q
h
d
s4
s'
si
te
ti
a
g
p
p
ii
tl
p
ti
g

DANS LES PRÉALPES VAUDOISES

L'initiation d'un moutonnier

En 2005, Blaise Hofmann a gardé plus de 600 moutons dans les Préalpes vaudoises. Il nous livre un récit de cette expérience.

Mon grand-père, du côté de ma mère, paysan jusqu'au bout des bottes, proteste mi-figue, mi-raisin: Lui payer l'université et le voilà qui finit moutonnier! Entre la fin du printemps et le début de l'automne 2005, Blaise Hofmann a gardé plus de 600 moutons dans les Préalpes vaudoises. Il relate cette expérience avec poésie, ironie et philosophie dans «Estive», une sorte de carnet de route composé de photographies écrites. Le lecteur fait la connaissance des facettes contrastées du métier de berger et de ses pro-

tagonistes, du paysage extérieur et intérieur de cette vie solitaire, prétextes à de multiples réflexions sur la paysannerie, la nature, les alpages, les bêtes, les fêtes...

Du côté de l'Hongrin

«Peut-être cette sempiternelle quête originelle, muse prometteuse, le plus vieux métier du monde, réminiscence hippie...». Blaise Hofmann peine à identifier ce qui le conduit à guider une nuée de moutons indociles avec trois ou quatre chiens du côté de l'Hongrin. Il s'en amuse dans une fresque où défile au pas de course Heidi, Pan, Luigi et autres bribes de mythes, légendes et contes alpestres. Ce qui est sûr: l'expérience qui l'attend va se révéler bien plus ardue («expérience égoïste, précaire, extrême et marginale»

que prévu. Le jeune apprenti berger se jette corps et âme dans sa nouvelle profession. Les premières semaines ne vont pas lui laisser beaucoup d'heures de sommeil. Au programme: former le troupeau, le déplacer en zones de pâture, rapercher les brebis égarées, dresser les chiens, réparer les clôtures, surveiller la santé des animaux et soigner les bêtes malades, bûcheronner, etc.

Les marques

Dans cette vie improvisée à chaque instant, il ne reste de fixe que le rituel du lever: «Pas besoin de pousser le volet. Il fait encore nuit. Il est cinq heures. Bonjour les chiens. Un peu d'eau sur le visage. Une tranche de pain. Le café bout. J'y ajoute une glacie de pommes». L'espace est cadré par les

Tours d'AI. «En les contemplant depuis la case, les deux Tours sont parfaitement inaccessibles, hermétiquement belles. Leur ascension concerne Leysin, le versant peuplé, la face dynamisée des loisirs». Et le berger d'un été de donner sa vision de la bourgade d'altitude: «Pour désinfecter les bronches, aérer les synapses et détendre les épaules, Leysin s'offre comme un nouveau réduct national, un placebo. On y pratique la contemplation post romantique ou le sport fun. On réagit au darwinisme urbain, on remonte aux sources...».

Entre bêtes et plantes

Le mouton (premier animal domestiqué par l'homme il y a huit ou neuf mille ans, si l'on prend en compte le mouflon d'Asie mineure) approvisionne l'éleveur en viande, en lait, en fumier et en laine. Huit kilogrammes de laine par bête et par an. On attend depuis une semaine qu'il fasse beau pour tondre, avant de rejoindre la case du Loson.

Entre inspecteurs et paysans

Les inspecteurs de l'Office fédéral de l'environnement sont craints davantage que la grêle. Ces «gratte-papier de Berne» soutiennent que les ovins ruinent la diversité de la flore... Puisque la paysannerie de montagne occupe des cen-



EDITIONS ZOÉ

taines de bureaucrates philanthropes, puisque des métiers d'artisan disparaissent tous les ans, pourquoi maintenir celui-là à tout prix? Sans le goût des bonnes choses, sans l'amour des paysages entretenus, sans l'attachement à la tradition, on n'a pas besoin des paysans en Suisse.

Appuyé d'une écriture percutante, les textes de Blaise Hofmann nous invitent à découvrir les conditions du travail en alpage crûment, voire cruellement. À l'heure où le métier est de plus en plus abandonné, la prose sans fard du moutonnier n'est pas vraiment propre à créer des vocations, «parce que ce métier exclusif, que l'on dit de vocation, se termine à cinquante berges, le visage boucané, le front sillonné de rides, un peu poivrot, assez démuné et tout à fait divorcé».

AGIR

INFOS UTILES

«Estive», par Blaise Hofmann, Editions Zoé, 2007, 165 pages.



CL. QUARTIER

Terre et nature, 28 juin 2007.

LIVRES Estivage

Moutonnier, un métier



Léo Bolliger

De l'ailleurs à l'alpage: après avoir boulingué de par le monde et sorti un livre très remarqué en Suisse romande, Blaise Hofmann a renoué avec le pays en s'improvisant berger le temps d'un été. Non sans humour, il nous livre ici le récit de son estive

Le temps d'un été, Blaise Hofmann s'est mis dans la peau du moutonnier. Quatre mois durant sur un alpage vaudois à veiller sur mille têtes qui n'en font qu'à leur tête, sur un troupeau de bêtes farouches toujours promptes à aller ailleurs que là où l'on voudrait. «Parmi les animaux domestiques, le mouton est, contrairement à la fable, l'un des moins dociles», observe-t-il d'emblée. Après avoir boulingué durant près de deux ans à travers le monde, voyage qui a donné lieu un très beau livre (*Billet aller simple*, réédité tout dernièrement aux Editions de l'Aire) dans la veine de ceux de Nicolas Bouvier, le jeune lettré vaudois voulait retrouver ses racines, se sédentariser, mais pas trop, tout en flirtant avec les cimes. Pour cela, il choisit l'alpage, l'estivage. C'est l'occasion pour lui de faire l'épreuve de la solitude ou

berger livré aux caprices de la météo: pluies interminables, soleil de plomb, brouillards tenaces, neige en plein mois d'août... L'occasion aussi d'apprendre un métier qui, croit-il, est «propice à la rêverie» tout autant qu'à l'écriture. Estive est justement la chronique de son estivage en 2005 entre la vallée de l'Hongrin et les sommets qui dominent Leysin (VD). Blaise Hofmann ne fait pas dans le folklore fleur bleue, dans l'angélisme rousseauiste prônant le retour à la nature. Son récit, souvent cocasse, poétique aussi et sous-tendu par une écriture aussi vivante qu'imagée, a quelque chose d'âpre et de terreux. À l'image du monde dont il se fait le reflet. «C'est le lieu des plus intimes contradictions où tous les décors se déguisent instantanément, où l'été alterne soudain avec l'hiver, le paradis avec l'enfer, le confort avec l'effort,



Le temps d'un été, Blaise Hofmann s'est mis dans la peau du moutonnier. Thomas Biller

l'harmonie avec le chaos, la force avec la fragilité», souligne-t-il en parlant de la montagne, qu'il apprend à connaître, qu'il apprivoise. Ceux qui peuplent cet univers séduisent autant par leur parler sans détour que par leur rusticité, leur authenticité. Quand il ne s'emploie pas à rabattre ses moutons, à les tondre ou à assister une brebis n'arrivant pas à mettre bas,

Blaise Hofmann observe, s'interroge, philosophe. «Faut-il connaître le nom des étoiles et des montagnes pour les aimer», demande-t-il tout en sirotant une goldmine. Rien de mieux pour se mettre en train dès le matin! Dans sa case crasseuse et sans confort, il tue le temps en lisant: Baudelaire, Dostoïevski, Jaccottet, Kundera ou le Nouveau Testament, déniché là, il noircit son carnet d'une écriture tantôt lyrique, épique ou mélancolique, joyeuse ou désabusée. Il cherche à faire sa place dans un monde qui n'est pas le sien et où l'étranger est toujours suspect, regardé avec défiance. Il y parvient, re-

nonçant à ses préoccupations de citadin, mais pas à son goût de la poésie et de l'érudition. On le suit dans son aventure comme si l'on y était. C'est bien ce qui fait la force et la réussite de ce livre qui, loin de l'anecdote, touche souvent à des choses essentielles.

L. Bo.

+ d'infos

Estive, Blaise Hofmann, Genève, Editions Zoé, 161 pages.

Culturactif, 21 juin 2007

Par Elisabeth Vust.

Votre premier livre, *Billet aller simple* (2006), était un récit de voyage en Europe, Asie et Afrique. Estive est un carnet de route dans les Préalpes vaudoises, le récit de votre été dans le rôle d'un berger. Avez-vous besoin d'être hors de chez vous voire hors de vous pour écrire ?

- "Hors de moi", non. L'écriture débridée et thérapeutique se chiffonne le lendemain. Mon "je" n'est pas un autre. C'est même l'écriture qui me tient ensemble. Cela dit, "je" se vit souvent plus intensément, plus intimement, plus sincèrement lorsqu'il est hors de chez lui. "N'importe où, pourvu que ce soit hors de ce monde", écrivait Baudelaire. Sitôt Billet aller simple bouclé, je m'étais lancé dans une fiction, un roman, une centaine de pages qui s'essoufflaient à mesure que progressait une intrigue qui n'en était pas une. Le texte a fondu, le projet s'est recentré, il est devenu une nouvelle, Destin clandestin, parue dans le recueil Mignardises (Faim de siècle/Cousumouche, 2005). Un temps pour tout. Je me reconforte en pensant que la réalité dépasse la fiction, qu'il suffit de regarder ce monde "extraordinaire", de le digérer et de le raconter, qu'il est présomptueux de vouloir à tout prix "faire un roman" à 30 berges. Un jour peut-être. Pour l'instant, de petites histoires presque vécues qui font de petits récits presque romans.

Pourquoi cette envie d'éprouver le quotidien du moutonnier ?

- Un chapitre d'Estive - "Berger ?" - cherche à décortiquer cette question à laquelle je n'ai pas trouvé de réponse à ce jour. Un peu comme on tente d'expliquer ses rêves au réveil, en s'en souvenant, en les notant, en les comparant. Peine perdue. La réponse est diffuse et c'est tant mieux. Odeurs de l'écurie familiale à Villars-sous-Yens, option nomade d'une vie sédentaire en pays de Vaud, "réminiscence hippie, démangeaison baba, dynamique beatnik, utopique reflux d'un état de nature authentique, romantique et nostalgique", quelque chose de cet acabit. Après coup, l'expérience justifie l'entreprise - le contraire du regret - et quant au pourquoi du comment...

Avez-vous écrit Estive " en direct " ou ultérieurement ?

- Il s'agit d'un livre sélectif et différé. Comme Billet aller simple, le livre s'appuie sur des cahiers de notes prises sur le vif (enfin, pas tout à fait sur le vif, car la pudeur m'empêche d'écrire en compagnie d'une autre personne), des écritures chronologiques (journal de bord), mais non représentatives, car plus ou moins fouillées et épaisses en fonction de l'emploi du temps, des rencontres, de la météo. Dans Le Temps du 5 mai, Isabelle Rûf semblait s'étonner de cet été "spécialement pluvieux". Par beau temps, on a autre chose à faire. Les notes se prennent dans la grisaille, l'absence et le calme. Ainsi le ciel d'Estive est exagérément couvert et son ton, moins festif que la réalité "directe" de l'été 2005... Ensuite, ces inscriptions brutes et désordonnées ont dormi un hiver. Nul besoin ni envie d'y toucher. Estive s'est écrit "ultérieurement", durant l'été 2006, sans chien ni Goldamine de Zoug, à l'abri de la pluie, dans une chambre confortable avec un balcon qui donne sur le lac, épluchant des dizaines de témoignages de berger, des ouvrages d'histoire

régionale, des articles de presse et des livres illustrés, les yeux gonflés par le scintillement de l'écran, les mains agacées par un clavier auquel il manque la touche "F".

Aurait-il été concevable de faire cette expérience sans l'écrire ?

- Envie de répondre qu'Estive aurait pu ne jamais voir le jour, comme la plupart des univers qui me touchent, me traversent et ne donnent rien de littéraire. Envie de répondre que la prise de note sur le vif ne sert qu'à émanciper le regard, lutter contre la paresse et travailler la mémoire. J'ai peur d'appartenir au genre des "bourlingueurs sur commande" qui vendent leur projet avant de le vivre, qui en ont une idée toute faite avant de partir. J'espère que ce n'est pas le cas. Pour la petite histoire, alors qu'en mars 2006 je collaborais depuis quelques mois à plein temps pour le magazine Hebdo (pas une minute à perdre en écriture), Pro Helvetia m'offrait une bourse d'écriture, de quoi vivre un été entier. Résultat, pause journalistique et écriture d'Estive. Que se serait-il passé sans bourse?

La quatrième de couverture dit que vous " romancez " votre été de berger, mais je ne vois pas où se loge la fiction...

- C'est un compliment. Le grand confort des récits de voyage, c'est que les gens dont on parle ne nous reverront pas pour nous casser la figure suite à une phrase mal placée. Pour Estive, je voulais initialement situer l'histoire dans une vallée imaginaire pleine de noms inventés. Cela ne tenait pas debout. Ainsi, il n'y a, à première vue, que les prénoms qui sont modifiés. En vérité, le récit imprimé regorge de distorsions temporelles, d'ablations, d'enjolivements, de salissures, d'ellipses, d'inventions, de mensonges, de raccourcis, etc. Une écriture faussement "surexacte".

Vous parvenez à travailler avec plusieurs formes de réalités, plusieurs plans : le concret, le symbolique ; le présent, le mythe ; le poétique et le prosaïque. Est-ce que cette cohabitation est évidente pour vous ?

- C'est pour l'instant la seule méthode qui me permette de décrire les "frictions", évoquer la superposition des différents univers mentaux dans différents espaces-temps. Cette écriture, comme un laboratoire expérimental de formes, cherche le code approprié de chaque univers. Ensuite, la mise en commun des séquences disparates - collages - ajoute, je l'espère, soit de la profondeur, soit de l'humour, soit de l'absurde, bref, un peu de vie. La même vallée de l'Hongrin vue par un vacher, un écolo, un soldat ou un touriste. Le même regard jeté sur Morges, Petropavlovsk, Tsetserleg, Jalalabad ou Tamanrasset. Des "frictions", entropie, le contraire de l'ordre, l'inverse de la cohérence, la vie. Les univers rationnels des romans bien ficelés ne correspondent souvent pas à la réalité.

C'est délicat d'écrire sur un sujet aussi entouré de clichés que le berger. Vous n'évitez pas les clichés, mais savez souvent leur rendre une nouvelle vie, notamment en les prenant au pied de la lettre comme " Je songe à ne pas mettre un chien dehors "...

- Au pied de la lettre, au pied des choses... On m'envoie encore parfois, pour me faire plaisir, des cartes postales montrant un berger photographié par Marcel Imsand. Un homme caricatural dans un paysage exotique. De beaux objets qui n'ont rien de réel. On n'a plus le droit de raconter le monde tel qu'il était. L'Asie, l'Afrique et la vie des bergers, tout a évolué. Les témoignages d'antan sont périmés. Quant à "Je songe à ne pas mettre un chien dehors", ce n'est qu'un humour de surface, un jeu de mot gratuit, un petit plaisir

que je m'autorise parfois, un petit clin d'oeil au lecteur pour le remercier d'être resté immobile pendant trop longtemps.

" Pourquoi tant de bergers caressent-ils la bouteille ? La solitude répétée, surtout la grande solitude morale des hommes qui reçoivent peu d'amour ", lit-on en exergue. Votre récit est celui d'un double apprentissage, celui de l'art du berger, mais aussi de la solitude et du silence...

- On ne devient pas berger en un été. Et quand on aime la solitude, pas (ou plus) besoin de faire dans l'expérimental pour l'apprécier.

" On idéalise la taciturne. Il n'y a pas de mystère. [...] Berger c'est le contraire de la liberté. C'est l'abrutissement total ", notez-vous. Puis plus loin : " J'ignore tout ce que j'aime dans ce métier qui n'en est pas un ". On dit que les voyages nous décapent, lavent des certitudes...

- Le Genevois qui voyageait en Topolino [Nicolas Bouvier, ndlr] tenait un semblable discours. Peut-être bien qu'il n'avait pas tout à fait tort. Cela donnerait raison à l'engouement de ses éditeurs. C'est simplement dommage que la plupart de ses lecteurs l'aiment de loin, sans se laisser plumer, rincer et essorer par la route. Berger, voyageur. Les bourlingueurs "à vie", souvent pitoyables en fin de soirée, ne font rêver que les statiques. Les bergers de profession, souvent alcooliques et frustrés, ne font rêver que les citadins. Aux deux citations ci-dessus, il faut ajouter "une intuition qui me titille depuis trop longtemps. La valorisation sociale de toute expérience égoïste, de tout ce qui est précaire, extrême et marginal. La mise au ban du quotidien. Alors que le quotidien, justement, est l'assomption héroïque d'un défi. Le seul vrai défi".

Et le mot " tradition " a mûri dans votre bouche ?

- Le mot a mûri, mais n'est pas encore mûr. J'ai simplement ressenti un début de soupçon d'intuition qui me fait croire que l'on peut être tout à fait anarchiste et défendre la tradition. "Il y a un sens après le non-sens. Des raccourcis existent pour nous rapprocher des siècles derniers. Quelques mois font gagner des années. Peu d'efforts à la clef. Les générations conversent, s'héritent, s'émeuvent. C'est cela la tradition."

Toute une série de mythes accompagnent votre estive (le plus vieux métier du monde, le bon berger de la Bible, le bon sauvage, Heidi, le mythe alpin et celui de Sisyphe)...

- Ce ne sont pas des mythes. Berger est le plus vieux métier du monde. La bible, un bouquin véritablement beau que je me réjouis de relire quand je serai vieux. Tous les enfants autour de nous sont des "bons sauvages". Heidi n'est que la fugue romantique d'une romancière dépressive. Les Alpes, de la tectonique. Enfin, l'homme incapable de considérer le "seul problème philosophique vraiment sérieux" - le suicide - vit comme Sisyphe. Il n'y a que la forme de la pierre qui change. Pour moi, les mythes sont intimes. Moravagine de Blaise Cendrars est l'un de "mes" mythes, ce qui m'a amené aux mots. Ma première Afrique, mon premier voyage seul, ma première Inde, mon premier Khartoum. Jacques Brel, Léo Ferré, Georges Brassens, Mano Solo... Nietzsche, Dostoïevski, Malraux, Jaccottet... Famille, amitiés, amours.... Chacun "ses" mythes.

Billet
D'humeur

BLAISE HOFMANN EXOTISME DU PROCHE ?

Carnet de berger en haute vallée alpine, *Estive*, est un écrit singulier qui illustre l'exotisme du proche. Journal d'une expérience humaine de la solitude, ponctué de considérations poétiques, savantes, le texte émeut et amuse grâce au charme de notations qu'appréciait tant Nicolas Bouvier. Blaise Hofmann poursuit maintenant un long voyage en Méditerranée.



Le Caire, le 8 mai. Trainant la semelle dans la cité des Zabaleen, un quartier copte qui survit en recyclant les ordures de la capitale, je sens ma poche vibrer - 00 33. Indicateur exotique. Allô ? Il dit faire partie du jury du Prix Nicolas Bouvier 2008 au Festival des Étonnants Voyageurs de Saint-Malo. Enchanté... *Estive*¹ a remporté le prix.

Quatre petits gavroches poussiéreux découpent des boîtes en aluminium avec des cisailles trop grandes pour eux. Un peu plus loin, un homme m'invite à prendre place sur un bidon retourné pour boire un thé. Étonnant tout de même que ce festival - rendez-vous des écrivains-voyageurs et des voyageurs-écrivains - ait retenu *Estive*, un anti-récit de voyage, le carnet d'un moutonnier prisonnier d'une vallée étroite qui sommeille à une heure de route de « chez moi », d'un théâtre contemporain ou d'un bon pote avec qui aller refaire le monde. Ma poche vibre à nouveau. C'est la logistique du festival. Elle confirme l'existence d'un vol Le Caire-Paris demain matin à 7h40. Le comble. Nicolas Bouvier, celui qui m'a sensibilisé au voyage à vitesse

humaine, celui qui défend avec le plus de sincérité la nécessité de l'amaigrissement et de la disparition progressive... Ce même Bouvier me met aujourd'hui dans le premier avion en direction de Paname, alors que j'étais parti de Marseille en février dernier pour tourner autour de la Méditerranée² dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. L'Espagne, le Maroc, l'hallucinante Algérie, la Tunisie, la Libye, l'Égypte. Et me voilà soudain sur la ligne B du RER, une larme à l'œil en écoutant trois gitans faire de la musique.

Aussi farfelue que soit l'anecdote, elle doit vouloir dire quelque chose. *Billet aller simple*⁴, mon premier bouquin, était un récit de voyage géographique : un certain nombre de mois entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, à l'ancienne, par voie de terre et de mer. On y trouve des phrases comme "le voyage est un ouvrage à consulter sur place, strictement interdit d'emprunter" ou "les récits exotiques sont périmés. On n'écrit que pour aiguïser le regard, fixer la mémoire, retrouver confiance et comprendre un peu mieux"...

Peut-être que ce genre de "voyages kilométriques" - de l'ordre de l'éparpillement, de l'abandon, de la fuite ou de la disparition - englobe les "voyages sédentaires" ? Car remonter une vallée pour y vivre un certain nombre de mois dans le siècle passé permet un dépaysement au moins aussi grand. Un Européen épargné en vadrouille dans les pays pauvres ou un citadin universitaire confié aux mains calleuses des vachers de l'Hongrin, c'est du pareil au même. Et j'avoue m'être senti plus à l'aise à Krasnoyarsk, Kandahar ou Tamanrasset que sur l'alpage en train d'aider une brebis à agnelier, le bras introduit jusqu'au coude...

On peut ainsi lire *Estive* comme une quête identitaire (vers ma « suïssitude »), un retour aux sources (un souffle beatnik quarante ans trop tard), un reportage ethnographique (dans les Alpes, les bergers sont une race en voie d'extinction). *Estive* est aussi, sur un mode insulaire, un récit de voyage. L'expérience de berger s'est frottée à son lot de chocs culturels : des randonneurs internationaux aux soldats suisses, en passant par les écologistes, les braconniers et les vachers polonais clandestins. En fait, l'altérité se moque des kilomètres parcourus. La vallée de l'Hongrin m'a offert le minimum vital du voyage, une certaine mise en danger : la cohabitation à temps plein avec des chiens (moi qui déteste les animaux de compagnie), la responsabilité d'un millier de moutons (moi qui voyage seul), une épaisse fatigue et un régime strict, ce qui d'ordinaire permet au « voyage kilométrique » de retrouver un œil neuf et émerveillable.

Au final donc, en Asie, dans la vallée de l'Hongrin ou en Afrique, cette même heureuse alternance entre des journées aux épaules rabattues et des instants d'éternité, entre la pluie, l'isolement et le spectacle inouï d'une montagne déthéâtralisée, une lente osmose avec le troupeau, les autochtones et l'automne. ■

¹ www.etonnants-voyageurs.net

² *Estive*, éd. Zoé, 2007.

³ Blog "Notre Mer" : bhofmann.blog.24heures.ch

⁴ *Billet aller simple*, éd. Aire Bleue, 2006.



Al Ahram (Egypte), 25 juin 2008.

Par Louise Sarrant

Un écrivain du voyage

Blaise Hofmann, écrivain suisse invité au Caire dans la résidence d'écriture organisée par Pro Helvetia, y a bouclé son dernier manuscrit. Tout en s'imprégnant des influences de la mégapole égyptienne. Une paire d'yeux bleus saisissants. Un petit tas de livres posés sur la table du café, les siens. Il attrape négligemment une cléopâtra de son emballage doré, s'en grille une en expliquant son parcours littéraire. Blaise Hofmann, jeune écrivain suisse de 30 ans, réside depuis deux mois dans une résidence d'écriture au Caire. Son deuxième roman, *Estive*, publié aux éditions suisses, Zoé vient d'être récompensé par le prix Bouvier, et c'est grâce à cette reconnaissance littéraire que Blaise Hofmann a pu résider au Caire quelques semaines. Ce « bourlingueur », comme il n'aime pas à se définir, a sillonné au cours des 10 dernières années le continent africain, l'Asie, l'Europe et l'Amérique du Sud, la besace alourdie de notes, de tranches de vie prises sur le vif. Pour parfois en faire un livre. Parfois non. « En général, je ne me lance pas dans une nouvelle expérience dans l'unique but d'en faire un livre. Mais il se peut que cela arrive », explique-t-il, dans un français chantant aux inflexions helvétiques. *Estive* s'inspire de son expérience de berger dans les Alpes suisses. A l'origine, ce terme désigne un pâturage d'altitude où se trouvent de grandes prairies naturelles permanentes utilisées par les bergers lors des transhumances. Mais l'association d'idées que crée nécessairement le titre, qui mélange estival et esquivé, est tout aussi appropriée pour aborder cet ouvrage. « Je suis issu d'une famille de paysans. Je n'ai pas baigné dans la culture livresque, et être berger dans la Suisse, bien crasseuse, après ces voyages, a constitué un retour aux sources », poursuit-il. « Malgré les apparences, je suis quelqu'un de très attaché à mon sol, un vrai sédentaire, et cette expérience au milieu des bêtes, au sommet des montagnes m'a encore ancré dans la terre suisse ». Comme la « belgitude » ou la « négritude », qui sont des termes assez bâtards, Blaise tente d'expliquer le concept de « suissitude », qui est à des années lumières des clichés des banques rebondies et du chocolat savoureux. « Je pense que le premier aspect est l'économie de mots. Bien sûr, en interview, je dois être prolix, ce qui n'est pas représentatif de ma vraie nature ». Il poursuit, l'air enchanté : « Le nom verbal est très utilisé, ainsi qu'une certaine langueur qui s'apparente à de la lenteur, voici ce qu'est la suissitude, en plus de l'attachement coriace de l'homme à sa terre et un rapport aux reliefs très intense ». L'économie de paroles, de dialogue est manifeste dans *Estive*, où l'on trouve cet échange assez étonnant : Robert, assis dans l'herbe, d'un côté du troupeau. Moi, assis dans l'herbe, de l'autre. (...) Une parole, une seule. L'auteur explique, avec des phrases courtes et dynamiques, qu'il ne reste plus que deux bergers en Suisse. Cela fait maintenant 5 ans que les transhumances depuis les Alpes jusqu'à la plaine se sont éteintes, mais ce roman n'a pas de visée « mélancolique néo baba », il ne s'agit pas d'un témoignage sur la vie de berger. La structure même du roman est déstructurée et suit le seul fil rouge des réflexions de l'auteur, qui fait de la solitude un solide allié intellectuel. Le style, haché, saccadé, est truffé de passages ironiques : (mon grand-père du côté de ma mère, paysan jusqu'au bout des bottes, proteste, mi-figue, mi-raisin. Lui payer l'université et le voilà qui finit moutonnier !)

En réalité, Blaise Hofmann n'est pas seulement écrivain. Pour financer ses voyages, qui souffrent généralement de moult détours, il est enseignant d'Histoire et de lettres en Suisse et remplace des collègues quelques mois par an. Au Caire, il a bouclé le manuscrit *Ensemble vide*, son dernier roman qui paraîtra en janvier 2009 aux Editions Zoé. « J'ai vécu comme un moine ici, mais il est certain que Le Caire aura une influence sur mes futurs écrits. J'aimerais me mettre à écrire sur cette ville à mon retour, et compiler les différents articles publiés sur le blog *Notre Mer : un tour de la Méditerranée février juillet 2008**, pour en faire un roman ». « Les écrivains égyptiens ont une approche de l'écriture qui est saine, plus narrative, avec une tradition orale très présente, moins formaliste, moins hermétique qu'en Occident ». Blaise Hofmann quitte le sol égyptien dans quelques jours, le nomade reprend à nouveau le pas sur le sédentaire, et file vers la frontière israélienne. « L'écriture, c'est une réaction au voyage », annonce-t-il, ému. « C'est ce qui me tient ensemble ».

Exquise Estive

L'écrivain suisse Blaise Hofmann s'est immergé, le temps d'un été, dans le microcosme d'un troupeau de brebis trop peu grégaires. *Estive* (éd. Zoé) et raconte ce voyage à flanc de montagne.

Dans le mot «estive» résonnent des sons de fête, de vacances, d'un temps furtif et léger. «Pâturage d'été en montagne», dit le Petit Robert. Et pour Blaise Hofmann –lauréat du prix Nicolas Bouvier 2008 du festival Étonnants voyageurs à Saint-Malo– quelques mois rudes à faire le moutonnier, seul, la plupart du temps, sur son Alpe. Il livre le journal de bord de cette aventure : elle n'a rien d'une idylle pastorale.

De son maître Nicolas Bouvier, Blaise Hofmann a appris à saisir l'instant, à restituer au vol une atmosphère, à poser le regard, notamment dans *Billet aller simple* (2006), son premier livre.

Estive manifeste les mêmes qualités, mûries, appliquées à une autre expérience du voyage : celle de la transhumance d'un pâturage à l'autre dans les Alpes vaudoises, en apprenti berger, maître débordé d'un troupeau trop souvent centrifuge. Une initiation laconique, et le moutonnier se retrouve seul avec ses mille brebis. Et deux chiens, Tina et Brina, pour l'aider à «rapercher» et à exercer un métier qui



Blaise Hofmann.

«veut déjà venir», Robert, son mentor, l'a assuré, avant de retourner à ses affaires en plaine.

La solitude, donc, qui a poussé tant de bergers à «casser la bouteille», l'ethnologue Paul Hugger – cité en exergue – le dit. Et que faire, vraiment, dans ces cabanes précaires, sans femme ni copains, dans le froid et la pluie ? On comprend que Luigi, venu d'Italie «gouverner» dans les montagnes, économise sou à sou pour éviter ce sort à ses enfants.

Mais ce qui est transitoire est supportable : pour Blaise Hofmann, l'expérience est souvent décourageante, mais il sait qu'elle finira avec l'été. Il y glane matière à écriture. Et cueille des moments de pure beauté qui paient de tout le reste : «Le ciel est bleu ne suffit

plus. Numéroté les bleus dans l'ordre d'intensité croissante, mesurer le vent avec une girouette, forer la roche, inventorier les échantillons, écrire topographiquement, par triangulation, cartographier, prendre possession des lieux.»

Il y a de tout dans *Estive* : des dialogues savoureux, des jurons, du parler montagnard. Des moments de tension, du désespoir brusque et de la dérision. Les détails de la vie quotidienne sont bien présents : dans ce dénuement, ce qu'on mange, ce qu'on boit, ce dont on manque, le froid, le chaud, les habits mouillés qui puent le graillon, le prix des choses, un briquet perdu, tout compte. Astérix et Obélix sur les verres à vin qui sentent encore la moutarde, un mot gravé à l'opinel sur une table – ce genre de détails fait surgir des générations de solitaires.

Le berger se fait aussi chroniqueur, historien, philosophe, il digresse sur l'écologie, l'armée, la place de ces paysans dont le monde de la plaine pense pouvoir se passer. Ce n'est pas là qu'il est le meilleur. D'un *Ancien Testament*, trouvé dans une cabana, il cite des passages qui prennent un sens littéral fort.

C'est dans le jeu de tous ces registres que Blaise Hofmann a su trouver une écriture.

Joël Isselé

Largeur.com, 4 septembre 2007.

Par Gérard Delaloye.

La superbe réussite d'un écrivain romand

Tout en vivant pleinement la modernité, Blaise Hofmann a eu envie de se souvenir des pâtres grecs ou de Virgile, sans se laisser duper. Il en a tiré "Estive", un livre magnifique. Recommandé.

"Que fait un troupeau lorsqu'il est formé? Il se déforme. Il faut le reformer. Je pense beaucoup à toi, Sisyphe."

Blaise Hofmann ne manque pas d'humour. La solitude, les voyages, les expériences insolites ont dû, j'imagine, aiguïser une certaine aptitude à se distancier de la vie de tous les jours, à prendre de la hauteur. Même au sens propre.

Après avoir parcouru le monde, être parti un beau matin en direction de Moscou sur les traces de Cendrars:

En ce temps-là j'étais en mon adolescence /

J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance /

J'étais à seize mille lieues de ma naissance

"Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? "...

écrit un premier livre ("Billet aller simple"), Hofmann décide de passer une saison sur les alpages. L'écrivain voyageur se replie sur le plus vieux métier (masculin) du monde: berger, ou pasteur, ou moutonnier.

Hofmann, qui garde les pieds sur le pâturage, se sent assez moutonnier. Comme il ne dissocie pas écriture et boulot, il jette un texte sur des carnets. Cela donne "Estive", un récit fort qui, partant du concret, du rapport aux choses et aux bêtes, pose une borne littéraire en ce début de siècle. Dans un style et une langue qui annoncent à n'en pas douter un écrivain à venir.

Sans vouloir coller une étiquette un peu lourde à porter, il y a dans "Estive" la patte qui rappelle le jeune Ramuz du "Village dans la Montagne". Mais alors que l'ancêtre courait après le beau langage imagé, Hofmann coupe court:

A la deuxième bouteille, il parle de son opération de la hanche, moi de mes chiens, lui du voisin, puis le ton monte, il fait de puissantes charognées parce que Charly a dû verser une boille entière de crème au cochon, parce que les pâtisseries n'en voulaient pas pour leur beurre...(p. 42)

Il le fait toutefois avec délicatesse, en montrant quelques pages plus loin qu'il n'est pas dénué de sentiments:

Silène, anémone, molène, primevère, renoncule, millepertuis, orchidée, campanule... Faut-il connaître le nom des étoiles et des montagnes pour les aimer? Les astronautes sont de froids mathématiciens. Quand on leur donne la parole, les grands alpinistes sont si décevants. (p. 65)

"Estive", le mot parle de lui-même, mais il n'est pas de chez nous, il vient des Pyrénées où les troupeaux de moutons ont une densité incomparable. Le récit de Blaise Hofmann est situé, lui, dans une impasse de l'histoire, dans des pâturages autour de la vallée de l'Hongrin et du lac Lioson naguère réservés aux vaches.

Le livre procède par petites scènes qui, entraînant le lecteur dans un monde (presque) révolu, le déroutent au point qu'il met un certain temps pour réaliser qu'il lit une fable écrite par un jeune homme qui, tout en vivant pleinement la modernité, a envie de se souvenir des pâtres grecs ou de Virgile, sans se laisser duper.

Si, un soir, il fait quinze kilomètres en franchissant les quarante-sept ponts de la vallée de l'Hongrin pour aller boire une bière, il retrouve le ré:el:

Quatre caporaux en gris-vert de travail tapent le carton sans conviction. Un couple de retraités, des gens du coin, s'évite du regard, elle, attentive au spectacle des autres tables, lui, tout entier dans les petites écritures de son napperon. La patronne, une séduisante métisse, bavarde avec deux paysans massifs. L'accent valaisan des joueurs de jass, Radio Chablais, surenchère de commérages et bande son d'un jeu électronique. La Lécherette traverse la morte-saison. (p.80)

On le sent, la critique politique n'est pas loin et quand Hofmann se laisse aller, cela devient vite assez saignant:

Tous au village ont récupéré à leur compte le mythe alpin. Les autochtones, en vendant leurs produits avec une plus-value de tradition. Les acteurs touristiques, en exploitant la virginité illusoire des Alpes pour vendre des nuitées. Les patriotes en faisant des Alpes une référence inaltérable au pacte initial. Les écologistes, en défendant l'idée d'un terrain fragile et riche qu'il faut préserver de toute intrusion moderne.

Il est temps de décoloniser les montagnes de leurs chimères, de se défaire des illusions qui constituent notre suissitude, cet objet de marketing (...)

L'helvétisme n'habite pas les montagnes. Le réduit national n'a jamais servi. Il n'est qu'une échappatoire, un remède provisoire contre la ville, le bruit de la compétition et la violence de l'angoisse. (p.128)

Voilà qui résonne comme un programme.

Il ne reste qu'à espérer qu'après la superbe réussite d'un coup d'essai, Blaise Hofmann, portant le fer de son talent là où les choses se passent, là où règne l'helvétisme, nous fasse pénétrer dans la chambre des coffres d'une banque de la Bahnhofstrasse ou sur le mamelon rocheux du château de Rhäzüns.

A moins que, visant au plus haut, il ne poursuive sa balade new-yorkaise.



RADIO

- 30.08.08 : Comme un soleil, RSR 1
- 12.05.08 : A plus d'un titre, France Culture
- 10.08.07 : Tout le monde il est beau, Couleur 3
- 21.06.07 : Lettres de mon jardin, RSR 1
- 1.06.07 : Mordicus, RSR 1
- 23.05.07 : Entre les lignes, Espace 2
- 3.05.07 : Un dromadaire sur l'épaule, RSR 1
- 21.04.07 : 20'000 lieux sur la terre, Espace 2

TV

- 2.5.09 : Chroniques d'en-haut, France 3